



HAL
open science

Entretenir le végétal urbain : pour une pré-domestication de l'espace public

Thomas Fenollosa

► **To cite this version:**

Thomas Fenollosa. Entretenir le végétal urbain : pour une pré-domestication de l'espace public. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04327456

HAL Id: dumas-04327456

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04327456v1>

Submitted on 6 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

*entretenir le végétal urbain
pour une dé-domestication de l'espace public*



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

couverture :
vergerette du Canada sur le toit
de l'ENSA Nantes

4ème de couverture :
grille métallique prise d'assaut
par les ronces, le long de voies
ferrées

juillet 2022,
photographies personnelles

entretenir le végétal urbain

pour une dé-domestication de l'espace public

Thomas Fenollosa

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mémoire réalisé au sein de l'observatoire de l'ensauvagement
sous la direction de Anne Bossé

école nationale supérieure d'architecture de Nantes - juin 2023

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

_ merci

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Merci tout d'abord à Anne, qui a suivi l'évolution de ce mémoire toujours à l'écoute, malgré la distance, pour toutes les ressources partagées et les pistes ouvertes.

Ainsi qu'à mes camarades de l'observatoire pour leurs conseils, et pour leur travaux qui m'ont fait découvrir bien des mondes.

Merci aux personnes qui ont pris le temps de répondre à mes questions, qui m'en ont appris beaucoup plus que prévu et m'ont aidé à ouvrir les yeux sur un monde foisonnant.

À Christophe pour les relectures attentives et ses conseils avisés.

Et à Arthur pour le soutien, les encouragements et puis les pellicules.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5	_ merci
7	_ sommaire
9	_ introduction

+ cadre théorique : la nature en ville

12	ville, nature, écologie urbaine
13	espace public, des espaces verts à la ville vivante
15	environnementalisme ordinaire et éthique des interdépendances

+ entretien institutionnel : le travail des jardinier-es de la ville

20	tour de secteur
29	gestion différenciée
30	l'entretien comme levier de conception

+ interlude : la flore des trottoirs

36	mauvais herbier
----	-----------------

+ d'autres formes de relation au végétal : des pratiques plus ou moins dissidentes

54	les mains dans la terre : jardins potagers
57	désobéissance civile : le mouvement guérilla gardening
61	détour grec : le parc Navarinou
66	dispositifs de la ville : récupération heureuse ?
68	vers un urbanisme terrestre

75	_ conclusion
79	_ médiagraphie
81	_ table des illustrations

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

_ introduction

La vergerette du Canada qui pousse au bord de la grille d'évacuation d'eau, sur le toit de mon école d'architecture en béton, ne suffit elle pas à elle seule à mettre en déroute l'illusion de la domination de l'humain sur son milieu ?

Cette flore spontanée, qui s'offre en toute beauté à qui sait la regarder, pointe le bout de ses feuilles en surplomb de la ville, au dessus de la tête de centaines d'étudiant-es qui ne connaissent probablement ni son existence, ni son nom, ni ses vertus médicinale ou son goût. Elle pousse pourtant bien, dans son petit interstice ; et par sa présence même ébranle les distinctions binaires sauvage/domestique, nature/culture, ville/campagne.

L'idée de la ville comme un désert minéral, paysage purement humain, ou la vie organique non-humaine serait inexistante, ou bien cantonnée à des espaces préétablis et clairement délimités, est irréaliste. Ce que nous appelons ville fait partie comme le reste du monde d'enchevêtrements d'écosystèmes, et est peuplée comme le reste du monde de non-humains bien vivants. Nous nous sommes attachés à cet idéal de désert, et dépensons quantité d'énergie à en maintenir l'illusion, à tel point qu'on peut se demander si les services des espaces verts ont pour mission l'entretien de plantes ou de béton.

Considérer le végétal comme un agent et non comme un objet permet déjà de décentrer notre position au sein des écosystèmes. Étudier les relations que nous entretenons avec lui permet de donner une idée du rapport que nos sociétés entretiennent avec la nature en général, à fortiori en milieu urbain, domestiqué, puisque les frictions avec le caractère sauvage de cette nature n'en sont qu'exacerbées.

Pour faire avancer les questionnement autour de la notion d'ensauvagement, et tenter de porter un regard qui ouvre des perspectives sur notre manière d'habiter un monde que l'on semble pousser à bout ; nous étudierons dans ce mémoire les relations que les humain-es entretiennent avec le végétal dans l'espace public de la ville. L'idée est de tenter de poser un regard nouveau sur le milieu urbain, pour repenser la place que nous humain-es y prenons, et celle que nous laissons aux autres vivants. Par la mise en valeurs de récits qu'on entend

rarement, et par une attention portée à certaines formes de végétal ou à certaines pratiques, plus ou moins légitimes, nous essaierons d'élargir les formes de relations avec ce végétal urbain, et verrons ce qu'elles impliquent pour nos conceptions du sauvage, de l'espace public, et de la nature.

Nous tenterons d'abord de mettre en exergue la nécessité pour les populations urbaines de se « reconnecter à la nature ». Si la ville est la matrice de la civilisation, donc diamétralement opposée au sauvage, l'ambition de l'ensauvager peut elle relever de simples ajustements ? Doit-on au contraire reconsidérer la manière dont nous concevons la « ville » ? Et si nous voulons vraiment changer le cours des dérèglements des cycles naturels et de dévastation de la biodiversité auxquels nous assistons, il est indispensable que nous prenions conscience des interdépendances dont notre espèce fait partie. Or la plupart des humain-es habitant en ville, il va falloir trouver des moyens de reconnecter les urbain-es au reste du vivant. Nous verrons en quoi les pratiques d'entretien participent de cette prise de conscience, et sous entendent l'acceptation de l'importance de partager son environnement avec une vie plus qu'humaine.

Nous assistons, depuis quelques années déjà, à un changement de discours des institutions en charge de l'entretien du végétal en ville. Un glissement progressif du vocabulaire s'opère : de l'objet « espace vert », enclos de nature domestiquée et maîtrisée ; vers l'idée de la « Ville-Nature », où l'on parle volontiers de « vivant ». Les pratiques institutionnelles évoluent également, elles suivent l'évolution des lois et directives européenne, avec par exemple l'adoption généralisée des pratiques de gestion différenciée, un retour à l'utilisation d'espèces locales, ou des questionnements sur la gestion de la ressource en eau. Une seconde partie se chargera d'étudier ces changements en cours dans l'entretien du végétal du côté des institutions.

Au détour d'une série photographique prenant pour objet la flore sauvage urbaine, nous pourrons apprécier la quantité, la diversité et l'omniprésence de ces adventices. Ce sera notre point de départ pour tenter d'élargir notre acceptation de ce qui fait partie de la « nature en ville », pour élargir nos horizons quant au végétal urbain, ainsi qu'aux pratiques qui visent leur entretien, et au profils des personnes qui en prennent la charge.

La partie suivante tentera d'exposer d'autres formes de relation au végétal en milieu urbain, soit qu'elles ne nécessitent pas d'intermédiaire entre l'habitant-e et le végétal, ou qu'elles soient non institutionnelles. Ces pratiques sauvages nous enseignent que les citoyen-es ne sont pas seulement en demande de nature, mais bien dans l'action, et que leur démarches sont parfois plus riches en terme de relations sociales, de relations aux milieux, et aux plus qu'humains. Gare toutefois à une simple dichotomie institution/sauvage : la réalité est plus complexe, et nous verrons comment certaines pratiques peuvent changer de statut.

Bonne lecture

+ cadre théorique : la nature en ville

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le thème de la « nature en ville » est aujourd’hui un incontournable des politiques de la ville, un argument électoral, parfois un vecteur de gentrification. C’est en tout cas un aspect de la fabrique de la ville dont l’importance ne fait plus vraiment débat.

Nous tenions à expliciter ce dont nous entendons par *nature urbaine*, et à définir un peu plus en profondeur les termes que nous utiliserons tout au long de ce mémoire, tout en clarifiant pourquoi il paraît important de se pencher, en France et en 2023, sur la question de l’espace public, et de de l’entretien de son végétal.

Cette première partie mobilisera un certain nombre de références bibliographiques importantes pour notre sujet, dans le but de donner un cadre théorique à l’enquête de terrain qui suivra.

ville, nature, écologie urbaine

On fait généralement coïncider le début de l'Histoire avec l'invention de l'écriture : le savoir et sa transmission par écrit sont synonymes de civilisation, la sortie pour les humain-es du monde sauvage. Or l'écriture est historiquement produite par les urbain-es. En opposition à une ruralité orale, la ville écrit le savoir. C'est en cela qu'on peut considérer la ville comme la matrice de la civilisation ; c'est depuis elle que les humain-es pensent le monde, et l'humanité toute entière s'en trouve influencée.

Ayant moi même toujours vécu dans des grandes villes, c'est assez naturellement que j'ai choisi le milieu urbain comme terrain d'étude. La ville est la matrice de la civilisation, lieu depuis lequel nous pensons le monde ; c'est donc depuis la ville que nous pensons la Nature, concept longtemps opposé à « l'Homme », à la civilisation, donc à la Ville. Parler de nature urbaine, c'est donc ébranler l'opposition entre ville et campagne, ainsi que celle entre l'humain et la Nature, entre le naturel et le culturel. Et c'est avec un regard chargé des enseignements de l'écologie urbaine (Lanaspèze, 2011), que nous nous pencherons sur cette nature urbaine, pour nous aider à repenser la ville, et plus largement notre rapport au monde.

Il est communément admis que l'écologie urbaine émerge dans les années 90, notamment grâce aux travaux de Philippe Clergeau et Nathalie Blanc. Cette discipline correspond à la transposition au milieu urbain des principes de l'écologie du paysage : observer les comportements et interactions à l'échelle au dessus des écosystèmes, notamment dans des territoires fragmentés et modifiés, ou non-homogènes. Considérer la ville sous ce prisme invite à la replacer dans la nature, avec laquelle elle forme un continuum plutôt qu'elle ne s'y oppose. A cette étude centrée spécifiquement sur les autres qu'humains, Lanaspèze reconnaît une autre filiation : l'école de Chicago, qui dans les années 20 proposait de faire de la sociologie en utilisant des procédés calqués sur ceux de l'écologie scientifique. L'auteur invite à se nourrir de ces deux parentés, et à les dépasser. Dans cette démarche, nous embrasserons la portée plus symbolique que scientifique de l'écologie urbaine, convoquée pour opérer un décentrement du point de vue humain sur les milieux urbains. Nous vous proposons ici un petit détour étymologique, assez explicite sur la portée de l'écologie urbaine. Pour faire entrer la nature dans la ville, nous avons du la domestiquer (du latin *domus*, maison). Nous avons ainsi fait entrer des espèces sauvages dans notre environnement et les y avons acclimatées, nous avons civilisé le monde ; autrement dit : nous l'avons urbanisé. L'écologie urbaine prend donc comme terrain d'étude le summum de la civilisation, dont l'aspect domestique est vu de manière critique et remis en cause. Quant au terme même d'écologie, formé sur le grec *oikos* (qui signifie également maison), l'idée à retenir est plutôt celle d'*habitat* que de *maison* : l'écologie n'est pas tant « une science de notre maison la Terre » que la science de l'habitat,

de la relation des être avec leur milieu. L'écologie en milieu urbain ne se donne pas comme mission de *protéger la nature*, mais de *dé-domestiquer l'habitat*, c'est à dire de porter un regard critique sur notre habitat – le milieu urbain, elle nous invite à *réinventer la ville, la voir d'un œil nouveau et la fouler d'un pas différent*.



fig. 1: Un regard neuf sur la beauté du paysage urbain: le canal de Marseille dans le quartier du Merlan, Photographié par Geoffroy Mathieu

espace public, des espaces verts à la ville vivante

Nous nous intéresserons donc dans ce mémoire à la place donnée à la nature dans la ville, dans le but de questionner notre rapport au sauvage. Reste à affiner notre porte d'entrée pour parler de *la ville*, ainsi qu'à définir les formes de *nature* que nous choisirons d'étudier. L'espace public semble se prêter mieux que d'autres entités urbaines à l'exercice, car il est par définition accessible à toutes, il parle donc à toutes, et m'est accessible facilement en tant que terrain d'étude. Il recouvre un ensemble de lieux abritant des vécus personnels et des pratiques collectives. Il nous intéresse également parce qu'il est en même temps le lieu de l'expression du pouvoir -il est géré par l'institution ; et un terrain de contestations politiques ou de pratiques dissidentes. Compte tenu de la taille d'un mémoire de master, il paraît nécessaire de se restreindre l'étude à un aspect de la nature. Le choix a été fait de s'occuper du végétal, pour plusieurs raisons. Le végétal est présent de manière évidente dans les villes, et la plupart du temps statique, ce qui le rend plus facile à étudier. Ensuite, parce qu'il se décline sous des formes diverses, allant d'entités hyper-domestiquées à des formes plus sauvages. Ce sujet nous paraît également pertinent par la possibilité qu'il offre de documenter les relations que les humaines entretiennent avec lui, relations qui héritent d'une longue histoire, et qui, par le statut qu'elles donnent aux plantes – dont le caractère vivant est d'ailleurs parfois nié, révèlent le rapport qu'une société entretient avec la nature en général, et avec le sauvage. Le végétal occupe aussi une place particulière dans nos représentations symboliques : ce sont souvent des

espaces où les regards et la morale se font moins oppressants, et où les mœurs se relâchent, des écrins dans la ville qui abritent un nombre de pratiques dissidentes. Enfin, le végétal tient une place particulière entre la classe humaine et le reste du vivant, car c'est lui qu'on plante ou qu'on arrache, qu'on taille et qu'on arrose ; et c'est lui aussi qui abrite et nourrit quantité d'insectes et d'animaux.

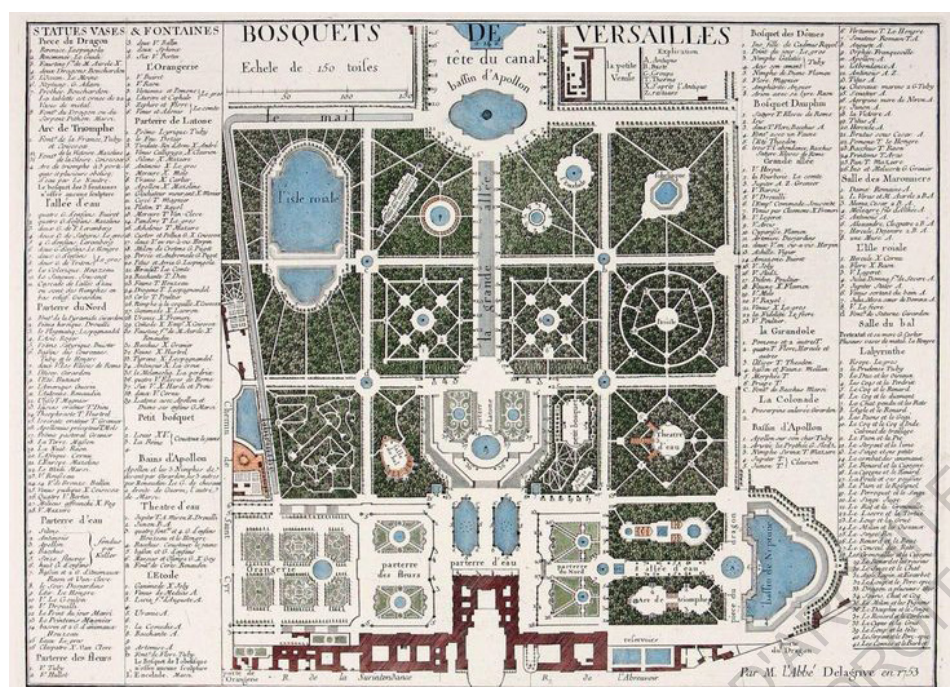


fig. 2: Jardin à la française : plan des jardins de Versailles par André Lenôtre

Nous étudierons donc le végétal présent dans l'espace public, longtemps cantonné aux seuls espaces verts. La notion d'*espaces verts* émerge au XX^e siècle, en parallèle de l'apparition de nouveaux corps de métiers que sont le paysagisme et l'horticulture, comme un des piliers de l'urbanisme fonctionnaliste. C'est dans les limites de ces zones dédiées à la présence de végétal que s'exprime la logique de domination de l'Homme sur la Nature, héritée de la tradition des jardins à la française, sensés exprimer la puissance d'un royaume par sa capacité à contrôler la nature. Cette domination prend la forme d'une objectivisation du vivant, qui passe notamment par un dessin géométrique des espaces, une taille régulière, et un choix de plantes annuelles – qui périssent et doivent être replantées chaque année : une image fixe de la nature est donnée à voir, et nécessite un travail continu de la part des humains pour perdurer. Pendant la reconstruction après guerre et jusque dans les années 70, les espaces verts ne sont pas la priorité, et deviennent des « éléments stéréotypés de l'urbanisme de zonage » (Aggéri, 2011), l'espace public optimisé pour être entretenu le plus efficacement possible, et les jardins publics deviennent « mécaniques », avec leurs quatre espèces différentes, choisies non pour leurs qualités environnementales ou même paysagères, mais pour être faciles à nettoyer. Les espaces verts sont des produits dont on optimise la rentabilité : on réduit les efforts d'entretien, en oubliant que l'on compose avec des êtres vivants. Les Services des Espaces Verts créés conjointement se chargent d'aménager et d'entretenir ces enclos de verdure dans l'espace public, pour le plaisir des citoyen·es qui en jouissent par la promenade et la contemplation.

fig. 3 et 4: Parc de la petite amazonie, à Nantes : sorte de mini réserve naturelle dans le quartier de Malakoff





fig. 5: Le vivant en ville : panneau de communication sur les changements de pratiques d'entretien des espaces verts

Cette vision a bien sûr évoluée depuis. On accepte aujourd'hui volontiers le caractère vivant de la nature en ville (Ernwein et Tollis, 2017), et des usages et intérêts diverses en sont mis en avant. Des efforts de communication sont faits pour faire évoluer les mentalités, la *nature en ville* devient même aujourd'hui un argument marketing ou un facteur de gentrification. En tout cas, la prise de conscience collective de l'urgence de repenser notre rapport au monde à l'aune du changement climatique pousse les collectivités à faire évoluer leurs discours et leurs pratiques en terme de gestion du végétal. En témoigne par exemple le changement de nom du Service des Espaces Verts et de l'Environnement de la ville de Nantes, qui devient en juillet 2021 la Direction Nature et Jardins, et fait évoluer ses missions et ses services, en intégrant de nouveaux métiers, comme des ingénieurs paysagistes ou forestiers, des botanistes ou encore des écologues. D'autre part, le rôle des citoyen·es change aussi : ils ne sont plus simplement dans la demande et la consommation de nature, mais prennent part à sa fabrication et à son entretien ; nous détaillerons cet aspect dans un prochain chapitre.

environnementalisme ordinaire et éthique des interdépendances

Ce transfert d'une part de l'entretien de l'espace public de l'institution aux citoyen·es est certes intéressant en soi, d'un point de vue de la division du travail environnemental, ou encore de ses effets sur les espaces en questions, par exemple. Nous essaierons ici de l'envisager au prisme des préoccupations environnementales actuelles, en cela que l'implication des citoyen·es dans la production de l'espace public dans un rapport direct avec la nature requestionne la place centrale de l'humain dans la ville.

L'environnementalisme ordinaire (Paddeu, 2017), relève évidemment d'un soin apporté à l'environnement, mais se distingue d'autres formes d'environnementalismes urbains. Ce n'est ni une démarche naturaliste, qui reposerait sur le grand partage entre Nature et Culture, et se réaliserait par la création de réserves naturelles qui « compenserait » l'urbanisation grandissante du monde ; ni un mouvement *contestataire*, qu'on peut rapprocher de l'idée de justice environnementale aux revendications à la fois écologiques et sociales ; ni une démarche *démocratique*, qui viserait à s'impliquer dans les politiques urbaines de la nature. C'est une étiquette sous laquelle se rassemblent un ensemble de pratiques *habitantes*, c'est à dire qui s'inscrivent dans une démarche de soin prodigués à des lieux familiers, banals, et proches, quotidiens, plus que se raccrochant à une idée de Nature. C'est un champ qui nous intéressera, en cela que les liens humain-es-végétal que de telles pratiques peuvent induire revêtent un caractère populaire, et des motivations qui diffèrent de mouvements « écolos » plus élitistes. Ce caractère résolument social ancre ces pratiques dans une écologie plus profonde.

En s'inspirant d'une éthique du care – qui promeut l'engagement dans des dynamiques de soin à ce qui est autour de soi, et d'une éthique environnementale – qui remet en cause l'idée de la Nature comme une ressource à exploiter, Nathalie Blanc nous propose « les prémisses d'une éthique et d'une esthétique des interdépendances, des solidarités » (Blanc, 2013).

Elle nous invite à considérer les pratiques de soin données à l'environnement non seulement en fonction des résultats, mais en donnant une valeur intrinsèque à ces pratiques, quand elles sont ancrées dans une géographie personnelle (dans son quartier par exemple), en cela qu'elles visent une forme de mise en relation avec le vivant, qu'elles attestent de la « reconnaissance d'une co-appartenance des êtres vivants ». De telles pratiques sous tendent l'acceptation de l'idée que nous ne sommes pas les seuls utilisateurs de la planète, et relèvent d'un point de vue – conscient ou non, mais anthropocentré. C'est exactement le propos de cette partie : non, jardiner en ville ou planter des graines dans une faille du trottoir ne changera pas le cours de la catastrophe climatique actuelle ; en revanche, c'est une manière pour la personne impliquée dans une telle démarche de se rendre sensible au vivant autre qu'humain, de décentrer sa propre position, de changer de paradigme.

Flaminia Paddeu convoque également le concept de *rupture métabolique* de la ville, établi par Karl Marx*. En filant la métaphore de l'organisme vivant pour décrire la ville, on observe qu'elle est le lieu d'échanges diverses entre les différentes parties qui la composent. Marx nous dit qu'au moment de la révolution industrielle une rupture à eu lieu : les villes se sont défaites de la place qu'elles avaient dans les cycles naturels. On peut prendre l'exemple de l'agriculture – qui était d'une part plus présente à l'intérieur de l'enceinte des villes avant le développement des cultures intensives mécanisées ; mais qui était également perceptible au cœur des villes, même lorsqu'elle était pratiquée en périphérie, par les allers retours des charrettes qui approvisionnaient les ceintures agricoles avec le fumier des chevaux des voitures dans le centre. Ces échanges de matières quotidiens, entre différentes parties d'un *métabolisme*, rappellent son caractère vivant et attestent de l'interdépendance des ses composants. Les populations urbaines, voyant partir le fumier – déchet de leurs déplacements, et arriver la production agricole – leur ressource vitale ; ne peuvent nier leur place au sein de cet écosystème. L'aliénation des populations urbaines, et leur déconnexion vis à vis des cycles naturels n'a donc pas toujours existé, et Paddeu avance que le jardin est un bon endroit pour ré-apprendre à regarder, à rencontrer la biodiversité (les interaction entre espèces, et des espèces avec leur milieu). Le jardinage en ville, un compost de quartier, une promenade d'initiation à la botanique, ou toute pratique relevant de l'environnementalisme ordinaire, sont autant de tentatives de « colmatage de la rupture métabolique ».



fig. 6: Le jardin de Planiol à Nantes

fig. 7: Compost de quartier à Nantes

*Paddeu évoque la rupture métabolique dans le podcast de Delphine Saltel, *Vite un jardin ! (Vivons heureux avant la fin du monde)*

Nous nous intéresseront donc finalement au cours de ce mémoire à des pratiques relevant d'une démarche de soin porté au végétal dans l'espace public. Nous choisissons d'utiliser le terme d'« entretien » puisqu'il sous entend l'idée de l'attention portée au végétal, ainsi que cette idée de soin.

Nous tenterons donc par la suite de documenter différentes pratiques d'entretien de végétal urbain, et de voir quelles visions de la ville et de l'espace public elles impliquent, et ce que l'étude et la mise en valeur de ces pratiques peuvent ouvrir comme perspectives.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

+ entretien institutionnel :
le travail des Jardinier·es de la ville

La relation qui m'a parut la plus évidente entre humain-es et végétal dans l'espace public est celles qu'entretiennent les jardinier-es de la ville avec les espaces verts. J'ai donc naturellement commencé mon travail de recherche en me portant sur ce travail d'entretien institutionnel, en essayant de l'approcher par différents angles : celui du terrain, par le travail des agent-es des services de la ville ; sous un angle plus théorique, par la lecture notamment, afin de comprendre les raisons des évolutions des pratiques en cours ; en enfin sous l'angle de la conception, par le travail d'un paysagiste.

Mon enquête commence autour du service Nature et Jardins de la ville de Nantes ; j'ai pu réaliser des entretiens avec deux de ses agents, afin d'essayer de comprendre ce qu'impliquait ce travail d'entretien en terme de gestes, d'outils, de produits.

Le texte qui va suivre reprend la matière récoltée lors de ces deux entretiens – réalisés à Nantes le 9 juin et le 15 juillet 2022 ; et propose de la transmettre sous forme d'un itinéraire illustré, un tour du quartier des olivettes.

tour de secteur

Nous sommes le 15 juillet 2022 et il fait chaud à Nantes. J'ai rendez-vous avec un jardinier de la ville pour en apprendre plus sur le métier.

Je retrouve Ferdinand à l'arrêt de tram Aimé Delrue. Il arrive, en sueur.

- Désolé j'suis à la bourre, galère de vélo.

Pas de problème, j'attendais avec un bon livre, assis sur le rebord en béton d'un massif en surplomb du quai André Maurice, la brise de la Loire dans les cheveux.

Il s'assied avec moi et commence à m'expliquer, dans les grandes lignes, le fonctionnement du service. J'apprends que c'est le second Service d'entretien des Espaces Verts de France, avec plus de 500 employé-es, dont presque 300 jardinier-es. La ville est divisée en 23 secteurs, entretenus chacun par une équipe d'une dizaine de personnes sous la direction d'un-e chef. Les pratiques peuvent varier un peu selon les tendances des chefs de secteurs, même s'il y a des directives communes bien sûr. Les prises de décisions sont collégiales au sein d'une équipe, par exemple sur ce qu'il convient d'arracher ou pas ; il me dit que ce qu'on décide de ranger dans les « mauvaises herbes » évolue petit à petit : « en gros, si c'est joli et pas trop invasif on peut garder ».

Les profils des agent-es sont assez diversifiés aujourd'hui. Il me dit qu'effectivement c'était encore il y a quelques années une voie de garage, mais qu'en ce moment des gens avec des gros diplômes choisissent cette voie parce qu'ils ont un attrait pour le végétal ou l'environnement, le paysage et les pratiques douces.

Il s'estime assez chanceux de travailler pour la ville de Nantes, qui est « plutôt en avance » sur l'évolution de la gestion face aux questionnements environnementaux actuels.

- On a arrêté d'utiliser les produits phytos pour désherber avant que ça devienne obligatoire au niveau national ; la ville a été élue capitale verte européenne, en 2013 je crois bien ; c'est la première grande ville de France à avoir eu la fleur d'or, en 2021 ; chaque nantais-e habite à moins de 300 mètres d'un espace vert ; enfin voilà quoi c'est pas pire.

Lui fait parti de l'équipe qui s'occupe du secteur des olivettes, qui va de la Loire aux rails et du boulevard Jean Monnet au canal St Félix.



massif au bord du pont Général Audibert

- Bon, on commence notre petit tour ? Bien.

Et ben on va commencer juste ici en fait : là on est assis sur un massif qui je dirais est représentatif de ce qu'on essaye de faire maintenant. On a que des espèces locales, uniquement des vivaces, donc on est tranquilles : on arrose la première année pour qu'elles s'enracinent bien et après plus besoin, et elles repoussent toutes seules l'année d'après. Et comme c'est des espèces du coin, elles résistent bien au climat, on a pas de mauvaises surprises de maladies, de plantes trop invasives ou je ne sais quoi. Et alors dit comme ça, ça te paraît peut être aller de soi qu'on procède de cette manière mais tu vas voir plus tard que c'est pas encore gagné partout, c'est assez récent en fait.

Allez, on avance.



quai André Maurice

Nous descendons les escaliers pour longer la Loire sur sa rive nord. Elle coule à notre droite, et on entend les voitures qui passent vite sur notre gauche, même si on ne les voit pas la plupart du temps. Comme nous avançons entre les herbes hautes sèches qui bruissent dans le vent et les arbustes et buissons nettement plus verts, mon guide me parle du projet en cours sur cette berge.

- Ici on a un projet, très récent et assez ambitieux à mon avis. Je te parle du talus sur notre gauche, entre nous et la quatre voie. Oui on voit un peu la terre, c'est pas hyper réussi je te l'accorde ! Mais laisse moi t'expliquer : l'objectif c'est flore locale à cent pour cent et zéro entretien. Donc tout ce qui était là a été rasé l'été dernier pour repartir de zéro et on a planté des espèces locales et pas trop gourmandes en eau dans la foulée. Donc là on est un an plus tard, bilan de l'opération : on a que cinq pourcent qui a survécu. Vu qu'on avait retourné la terre, plus le vent qui souffle pas mal ici comme tu vois, la terre est hyper asséchée, ça a pas pu prendre donc c'est un peu raté. Alors maintenant la question se pose : est ce qu'on laisse cet espace vraiment en friche et ça peut faire une bonne expérience, mais l'esthétique va pas plaire à tout le monde, ou alors est ce qu'on retente l'expérience de base avec juste un petit coup de pouce à l'arrosage le premier été.

Et c'est marrant parce que tu vois le massif là sur le boulevard entre les deux voies ? perso c'est mon cauchemar, enfin quand même pas mais c'est l'endroit où je déteste le plus venir travailler pour sûr : t'as le bruit, les voitures qui passent à toute vitesse, c'est un peu dangereux, enfin tu vois le truc. Donc on fait en sorte d'avoir à venir le moins possible, on met des vivaces qu'on vient tailler à l'hiver pour pas gêner la circulation, on paille une fois par an, et généreusement pour pas avoir à désherber trop, et on a arrêté de venir arroser parce que bon même si ça jaunit en hiver y'a pas grand monde pour le voir.



rond point Quai Magellan

Nous remontons sur la piste cyclable, passons sous le pont de l'avenue Bonduelle pour arriver sur un petit rond point.

- Ah alors là on a un rond point typique de Nantes : c'est principalement des arbustes, donc des vivaces qui repoussent chaque année, qui se resèment tout seul aussi parfois. On a aussi quelques bulbes, après sur d'autres ronds points un peu plus gros on a souvent un ou deux petits arbres.

Le travail ici ça va être surtout de la taille et évacuation des déchets, du remplacement quand on a une plante qui est vraiment morte, un peu de désherbage mais pas tant parce qu'on met du paillage. Le paillage chez nous c'est en circuit fermé : c'est les déchets d'arbres abattus ou de branches, broyés – les déchets verts et plus mous on garde aussi, on composte et ça nous fait du terreau. Et donc le paillage on le remplace tous les deux ans, c'est le temps que ça prend pour se décomposer. Après des ronds points il en reste encore quelques uns en annuelle ou bisannuelle – donc des espaces horticoles qu'on compose, plante et qu'on arrose, mais on a vachement réduit.

L'arrosage c'est une vraie question en ce moment. Tous les étés on est en restriction d'eau pour sécheresse, c'est une politique de la ville de réduire au minimum l'eau qu'on dépense pour arroser mais du coup faut adapter les espèces. Les annuelles par exemple ça a vraiment un gros impact en terme de production et d'arrosage et tu recommence chaque année, alors que des vivaces tu les arroses la première année pour qu'elles s'enracinent bien et après t'es tranquille. Nous on a été sensibilisé à ça dès l'école mais les vieux ils sont un peu réticents, après par exemple dans mon cursus on m'a dit que c'était grave d'utiliser des pesticides mais on m'a quand même appris à en mettre donc tout n'est pas encore hyper clair pour tout le monde j'ai l'impression.



plate bande le long de la rue de Fleurus

Je suis Ferdinand dans la rue de Fleurus, qui monte vers le pont.

- Viens on traverse, faut que je te montre ça.

Bon, là on a un bon exemple d'espace horticole, à l'ancienne : cette plate bande là tu vois c'est des bisannuelles, donc on plante au printemps et on en plante d'autres à l'automne, y'a pas mal d'exotiques, apparemment ça fait chic, mais bon c'est absurde par exemple cet arbuste on le transporte tous les hivers sous serre... Moi je trouve que c'est dans ces situations qu'on voit le changement de générations entre moi et mon patron par exemple.

Et alors pour l'entretien ; un-e des agent-es de l'équipe fait sa composition librement six mois à l'avance et commande les plants à la pépinière du grand Blotterau – encore un service en interne, iels nous fournissent quasiment tout. Ensuite on arrache ce qu'il y a sur place, on bêche, on met un amendement organique – c'est un mélange de bovin cheval volaille, y'a du sang, des os et des cornes broyée, ce genre de trucs, et c'est composé d'azote, phosphore et potasse, en dosage plus light que les engrais chimiques qu'on mettait avant. On plante dans la foulée. On met pas de paillage donc on vient griffer le sol tous les quinze jours pour enlever les mauvaises herbes, et on arrose trois fois par semaine.

Donc moi j'entends bien qu'on veuille que ça fasse joli mais c'est quand même pas mal de travail, et surtout un bonne quantité de flotte ! Tu vois quitte à utiliser de l'eau et de l'énergie, autant planter des tomates plutôt que des fleurs pour faire plaisir à Mamie, au lieu de se plaindre qu'on ait pas assez à manger, mais bon c'est pas toujours facile à faire entendre à tout le monde...



cours du Champ de Mars

Nous remontons l'avenue Jean Claude Bonduelle. Ferdinand peste contre cet alignement complètement monotone de tilleuls et de haie dont le nom m'échappe, choisie pour sa résistance mais complètement « dénaturée » par la taille au carré qui empêche la floraison et attire donc très peu d'insectes.

- De toute façon c'est trop bruyant ici, on va s'arrêter à côté au Champ de Mars, c'est pas beaucoup mieux tu vas voir...

Nous nous arrêtons sous l'ombre dense des magnolias, et il reprend aussitôt, toujours aussi échauffé :

- Ici tout pareil, un super exemple de la grande domestication, de la domination de notre chouette espèce sur la « Nature », qu'on va utiliser à des fins juste esthétiques finalement, un peu comme on meublerait un salon avec des objets à la mode. Donc les arbustes là ce sont des bégonias, je sais pas bien qui a eu l'idée d'en mettre autant mais iel devait vraiment y tenir parce que c'est pas le choix le plus instinctif étant donné la forme de l'espace puisque ça ne supporte ni le vent qui s'engouffre à chaque croisement – tu peux voir d'ailleurs qu'ils sont un peu défoncés aux angles, ni le soleil – qui tape quand même une bonne partie de la journée. Donc pour le soleil on a mis des magnolias à feuilles persistantes qui font de l'ombre, mais dont la sève tombe au sol et rend tout super glissant, enfin bref c'est bien compliqué comme affaire mais c'est carré, ça fait propre, ça à l'air sérieux.

Bon je m'enflamme un peu, mais ça bouge quand même je dois avouer, même si ça mets plus de temps ici par exemple parce que c'est une entrée de ville, y'a toute une valeur symbolique de puissance et tout ça. Mais par exemple depuis quelques années on nous demande de ne pas tailler les haies entre le quinze mars et le quinze août parce que c'est la période de nidification de certains oiseaux.



parvis de la Cité des Congrès

A peine deux cent mètres plus loin, un espace qui lui plaît nettement plus, tant idéologiquement qu'à venir entretenir.

- Tiens ! C'est quand même plus réjouissant à regarder ça non ? Ici y'a encore quelques années c'était une pelouse. Plate. On venait tondre toute les semaines, et j'ai pas l'impression que tant de gens venaient pic-niquer en plus. Et là on en a toujours bien sûr d'ailleurs on marche dessus, mais ce n'est plus que une étendue de gazon. L'idée ici c'est de transformer par étape, petit à petit pour essayer de laisser le public avoir le temps de s'habituer à des nouveaux usages. Donc on a commencé par les bandes de vivaces, qu'on a sélectionnées pour leur résistance, et surtout parce qu'elles font des belles fleurs et qu'elles fleurissent sur une longue période. Première étape de la transformation : ah tiens c'est pas juste une pelouse moche ici y'a des fleurs, c'est mignon. Ensuite on est venu planter des fruitiers, donc niveau deux : potentiellement les gens ont une bonne raison de venir, au moins en été. Des figes ou des cerises gratuites ça se refuse pas ! Et pour la suite l'idée c'est de venir mettre du mobilier pour vraiment inciter des usages. En fait on veut amener les citoyen-es dans les îlots de fraîcheur que constituent les parcs ou les espaces verts, pour créer de la rencontre. Moi je pense vraiment que le jardin c'est un super vecteur social.

Et donc ici bel exemple d'une transition en douceur d'un espace inutilisé, inerte et barbant -à entretenir comme à regarder, à un espace agrémenté, productif , et porteur d'usages.

Bon et en parlant de pelouse rase, les habitudes sont quand même en train de changer. Nous on tond déjà beaucoup moins et on laisse pas mal d'endroits en gestion différenciée, comme au Parc de la Roche par exemple.



potager rue de Rieux / rue Fourré

En descendant la rue Fourré, je découvre, au niveau de la rue de Rieux, un joyeux fouillis, un foisonnement vert qui déborde de la ganivelle en bois. En nous approchant on entend le bourdonnement des insectes dans les hauts tournesols, c'est bien dense et coloré.

- Le potager ! J'en suis assez content, c'est un projet que j'ai proposé à mon équipe, l'idée c'était un peu de démontrer le productif peut être beau, et de faire changer les regards et les mentalités sur « le potager », qui serait forcément : à la campagne, un peu dégueu, utile mais un peu moche, monotone, ... Donc j'ai proposé ce projet parce qu'il y avait de la place ici, et mon boss m'a dit Ok, alors on s'est lancé. En théorie on tourne toujours par équipe de deux pour l'entretien des différents espaces comme je t'ai expliqué mais dans les faits c'est quand même moi qui suis le plus souvent ici parce que ça m'intéresse plus. Moi je pense vraiment que le potager a sa place en ville, à l'heure où on parle de circuits courts c'est quand même pas mal, et puis le fait qu'il y ait plein de monde ça permet de se relayer pour l'entretien, le potager c'est aussi un vrai lieu social à mon avis, c'est un super moyen de se re-connecter avec la terre, les saisons, pour les enfants c'est juste génial, enfin bref je trouve que ça fait vraiment sens. Et puis moi je préfère dix fois arroser des poireaux que des géraniums !

Pour le moment c'est uniquement nous qui nous en occupons, mais l'idée à terme ça serait de passer le relais à des habitant-es du quartier, ça serait top.

Comme nous passons près d'un plant de laitue sauvage qui pousse entre deux pavés sur notre chemin de retour, je demande au jardinier comment iels entretiennent cette végétation spontanée.

- Ah mais ça c'est pas nous ! C'est le service voirie qui s'en occupe puisque c'est sur le trottoir, et j'imagine que là iels vont venir arracher sous peu, on garde pas ça en général.

Après je sais que chez nous on a récemment commencé à accepter de garder certaines plantes qui sont arrivées toutes seules sur nos espaces d'intervention, mais on trie quoi. Donc par exemple un lierre qui fera de jolies fleurs on peut décider de le laisser faire sa vie, mais une badiane en pied d'arbre, même si ça pourrait être joli, on va l'arracher parce que le lait dans les tiges peut être irritant, et on sait jamais si un gamin vient jouer par là ou quoi, on prend pas de risque.

Nous arrivons à notre point de départ. La boucle bouclée, mon guide remercié, je rentre chez moi avec le sentiment d'en avoir beaucoup appris sur les pratiques à l'œuvre dans l'espace public de ma ville, sur lesquels mon regard se pose déjà plus affûté, et plus curieux encore sur toute cette petite flore sauvage à la merci du service voirie...

gestion différenciée

Ferdinand évoquait la « gestion différenciée » lors de notre parcours, et on a effectivement pu voir qu'il ne traite pas de la même manière un massif ornamental, une pelouse rase où l'on s'assoit pour picniquer ou les berges de Loire. Les outils utilisés pour ces trois espaces différent, ainsi que le type d'espèces qui y poussent et les usages humains qui y prennent place.

La gestion différenciée est un concept apparu dans les années 90, et développé notamment par Gaëlle Aggéri, ingénieure-paysagiste, qui en a retracé l'histoire et les principes (Aggéri, 2011). L'idée générale est de prendre en compte la diversité des espaces de nature en ville, leurs caractéristiques et les usages qui en sont fait, et d'adapter leur gestion en fonction. Nous ne referons pas toute l'histoire de ce terme, mais il semble pertinent de prendre un moment pour parler des trois types d'espaces que distingue l'autrice : les espaces horticoles, de *nature champêtre* et de *nature sauvage*, trois types d'espaces ou d'ambiance qui font écho à la division du monde en trois parties par Augustin Berque : la ville, la campagne et la nature.



fig. 8: *La Bergère des Alpes*, Claude Joseph Vernet, 1763
représentation de l'idylle pastorale, un monde rural idéalisé

Les espaces horticoles, héritiers de la tradition des *jardins à la française*, à l'image du massif rue de Fleurus, sont dessinés, composés à l'avance et correspondent le plus à l'image que l'on se fait communément de *l'espace vert*, en s'ancrant dans un imaginaire résolument urbain d'une nature totalement domestiquée, d'agrément, jolie à regarder mais pas forcément porteuse d'usages ou même de bénéfices écologiques, puisque la juxtaposition d'espèces est faite selon des critères esthétiques et non en fonction de possibles interactions.

Les espaces champêtres convoquent plutôt le registre de la campagne, dont notre imaginaire est toujours imprégné de l'idylle pastorale du XVI^e siècle, un espace d'aménités pour les urbains, un lieu de vacances romantisé. Les paysagistes convoquent en ville des formes empruntées à ce registre : des vignes, des vergers, marais ou prairies, pour en donner quelques exemples. C'est dans cette catégorie qu'on peut aussi ranger les espaces productifs, comme le potager de Ferdinand rue de Rieux. On constate un retour grandissant de l'agriculture au sein des villes depuis quelques décennies, nous y reviendrons plus tard.

Et enfin le qualificatif de sauvage, recouvre en fait des réalités qui vont d'ensembles végétalisés assez spontanés à des productions très artificielles. L'autrice ne fait pas l'impasse sur le paradoxe d'utiliser ce mot pour parler d'espaces urbains ; le sauvage désignant ce qui n'est pas influencé par l'humain, de tels espaces ne peuvent être qu'une recreation artificielle, ou une étude *in vitro* de processus spontanés. Le sauvage est parfois mis en scène et rendu intouchable, inaccessible, comme dans le jardin intérieur de la Bibliothèque Nationale de France, ou l'île Derborance dans le parc Matisse à Lille, création du paysagiste Gilles Clément, sorte de réserve miniature, mise à distance des humains littéralement puisqu'elle prend place au milieu du jardin, sous forme de

promontoire à quelques mètres au dessus du sol, et accessible seulement à des scientifiques chargé-es d'y étudier l'évolution de la flore. Elle range également sous cette classification des lieux résultants de la valorisation de friches urbaines, accompagnement plus ou moins interventionniste de processus spontanés. Ainsi que des « recombinaison paysagère de traces forestières », où un travail de médiation paysagère sur des bois, des friches ou des ripisylves, tendent à développer une sensibilité préexistante des lieux. Ou bien carrément des scénographies ex-nihilo, qui sont finalement des espaces composés (horticoles) mais donnent une impression de nature sauvage, avec pour but de convoquer des émotions chez les spectateur-ices. Comme par exemple sur le quai André Maurice, où un projet a été pensé, planté, puis laissé au bon vouloir des éléments naturels, se donnant des allures de friche.

Toutes ces catégories aident à rationaliser les espaces, mais sont indicatives et bien évidemment s'hybrident et se métissent à différentes échelles. Comme par exemple sur le parvis du palais des congrès, où la pelouse rase et les massifs de fleurs côtoient des fruitiers ; et même sur le cour du Champ de Mars, qui bien qu'étant en soi un espace qu'on qualifierait d'horticole, Ferdinand m'y montrait un pied d'arbre que lui et son service se plaisent à laisser « un peu plus sauvage », en y acceptant la présence de quelques espèces arrivées spontanément.

Et l'autrice, en conclusion, invite à dépasser ce terme de gestion différenciée qui ne parle qu'aux services d'entretien des espaces verts, et à décloisonner les champs disciplinaires pour penser les *villes-natures de demain*.

Comme nous le disait Ferdinand, la ville de Nantes est assez volontaire sur la mise en place de telles pratiques, et plus généralement sur les questions de nature en ville et l'importance de s'intéresser au végétal en milieu urbain, qui plus est à l'heure du dérèglement climatique. La municipalité met donc en place différents plans et actions, et communique dessus afin de faire accepter au public les changements de pratiques, pas toujours bien accueillis au départ. On peut notamment citer le recours à l'intervention de l'artiste Jean Julien pour mettre en scène de manière très explicite la mise en place du *Plan pleine terre*, qui vise à reconverter 7 hectares de bitume en sol naturel, pour accroître la surface végétalisée de la ville ainsi que sa biodiversité, notamment pour lutter contre le phénomène d'îlots de chaleurs en été.



fig. 9: Le *débitumeur*, de l'artiste Jean Julien, mise en scène du Plan pleine terre

L'entretien comme outil de conception

Nous avons donc vu à quoi ressemble le travail d'un-e jardinier-e de ville aujourd'hui, et commencé à le mettre en perspective avec la pensée académique sur le sujet. Le travail des agent-es d'entretien des espaces verts est influencé par les évolutions du cadre réglementaire : leurs gestes quotidiens, les outils qu'ils manipulent évoluent en fonction des législations sur l'utilisation des pesticides ; des restrictions d'eau dues aux périodes de sécheresses de plus en plus fréquentes ; ou encore

de l'application de principes comme la gestion différenciée, qui se retrouve incorporée dans les programmes de formations comme dans les lois et directives.

Nous essaierons maintenant de voir les bénéfices que pourraient apporter la mise en lumière de ces expériences. Essayons de renverser la hiérarchie classique à l'œuvre dans la conception/gestion des espaces qui place les paysagistes et ingénieur-es en expert-es et relègue les jardinier-es au rang d'exécutant-es. Ces derniers n'ont iels pas finalement, par un contact quotidien avec le végétal et une pratique qui s'ancre dans les espaces en question, un savoir – acquis par le faire, qu'il serait pertinent de mobiliser ?

C'est ce que Didier Pidoux propose, dans le cadre de son travail en tant que paysagiste pour le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement des Côtes d'Armor. En s'intéressant de près au travail quotidien des jardinier-es qu'il côtoie de fait dans le cadre de son travail, il a fait évoluer la façon dont il perçoit les espaces, et ainsi amélioré sa manière de les concevoir. Par la mise en lumière leur travail, de leurs gestes quotidiens, des absurdités auxquelles iels sont confronté-es, ou même les problèmes de santé auxquels ce travail les expose, il démontre qu'une économie d'effort pour ces agent-es représente en fait une énorme économie d'argent, et même bien souvent des bénéfices écologiques pour les espaces en question.

Sa démonstration prend comme point de départ l'interdiction, en 2017, des pesticides dans l'entretien des espaces verts des communes françaises. Il explique que ce changement a plus de conséquences que ce qu'on pourrait penser.

Nous héritons d'une tradition paysagère de l'époque où il était d'usage de tout pulvériser de Roundup¹, et les espaces qui en résultent s'avèrent très compliqués, ou du moins chronophages, à entretenir sans ce « liquide magique » comme il l'appelle.

Pour une simple bordure de trottoir en béton par exemple, là où le passage d'une personne armée d'un pulvérisateur suffisait à effacer la présence d'adventices – qui poussent inévitablement dans les failles à la jonction de deux matériaux, il faut aujourd'hui le passage de trois agent-es, avec trois outils différents : une tondeuse à bras, une débroussailleuse, et une nettoyeuse de bordure, pour la garder « propre ». Une fois ce constat fait, on peut en mesurer les implications en matière de temps de travail des agent-es, de volume de béton dépensé pour ces bordures, et en conclure rapidement que leur suppression amène à de nombreuses économies. C'est ce qu'il pratique dans les communes rurales où il intervient, et les limites dé-bordurées, aplanies, qui en résultent sont beaucoup plus efficaces à entretenir puisqu'elles ne nécessitent qu'un seul passage avec tondeuse.



fig. 10: Le passage du bonhomme au «liquide magique» aux trois bonhommes nécessaires pour desherber une bordure de trottoir capture d'écran de la captation de la conférence de Didier Pidoux à l'ENSA Nantes, 6 octobre 2022

1 - herbicide non sélectif au glyphosate, commercialisé par Monsanto.

L'étude des outils utilisés nous indiquent donc clairement que l'application de nouvelles pratiques sur des espace conçus à une autre époque engendre des incohérences.

Gaëlle Aggéri évoque l'évolution de la flotte d'outils dont les communes doivent se doter pour mettre en place des pratiques de gestion

différenciée. Une pelouse qu'on a divisé en trois parties, pelouse – prairie naturelle – prairie fauchée demande par exemple, là où il n'y avait qu'à tondre chaque quinzaine à la tondeuse à bras, d'intervenir à des temps et intervalles différentes, et avec différents outils : tondeuse à bras pour les parties gardées en pelouse rase (pour déambuler, s'asseoir), tracteur tondeuse pour la fauche de la partie prairie (dans la plupart des cas on a deux fauches par an, dont les dates sont fixées par les cycles de reproduction des insectes notamment), couteau à asperge pour le désherbage (devenu nécessaire puisqu'on ne tond plus systématiquement), et débroussailleuse.

Didier Pidoux constate quant à lui un nombre important d'arrêts maladies pour des problèmes de dos dus à l'usage de tondeuse à bras de la part des jardinier-es. Il préconise un recours plus systématique à l'utilisation de tondeuses autotractées, et cela implique de travailler sur des surfaces d'une certaine étendue. Une évolution des pratiques, avec bon sens et en se mettant à l'écoute de ceux qui sont en contact direct avec le végétal, appelle donc à penser de nouveaux espaces.

Pour résumer sa démarche, le paysagiste appelle à « aller au plus simple ». Enlever les bordures, préférer en plan les lignes droites, qui sont nettement plus simple à passer à la tondeuse que les courbes dont sont peuplés les espaces pensés pour les voitures, éviter de multiplier et juxtaposer des petites surfaces différentes.

Ferdinand nous parlait des préoccupations actuelles de la Ville de Nantes sur la gestion de la ressource en eau, et Pidoux propose là aussi d'aller au plus simple pour faire des économies : l'arrosage de fleurs en pots, plus gourmandes en eau depuis qu'elles ne sont plus autant enrichies en engrais, étant devenu trop important ; il supprime les pots et plante les mêmes géraniums, chers aux habitant-es de Chedigny, en pleine terre, où ils peuvent puiser l'eau du sol et ont moins besoin d'arrosage. Nous avons déjà vu lors de l'itinéraire au quartier des olivettes le déportement progressif de l'utilisation de plantes annuelles pour des vivaces pour les mêmes raisons d'économie d'eau, et c'est un phénomène qu'on retrouve au niveau national, qui se ressent si on regarde l'évolution des productions des pépinières. On peut rapprocher ce phénomène de la démarche du paysagiste, puisque le choix de plantes vivaces locales pour remplacer des annuelles exotiques revient aussi à « aller au plus simple ».

Pour remettre le travail d'entretien au centre de la réflexion, et convaincre des économies permises par la prise en compte de ce travail dès les phases de conception, Pidoux se saisit de l'outil du plan de gestion.

Il représente sur un plan les espaces extérieurs d'un projet, comme par exemple ici sur ce projet d'extension d'un hôpital, et indique pour chaque parcelle le mode de gestion. En ramenant les coûts d'entretien à l'année, on s'aperçoit vite que de tondre une pelouse chaque mois sera bien moins rentable que de faucher deux fois par an, ou de la mettre en pâturage.

C'est un outil clair qui permet de communiquer avec les décideur-es, et de parler du travail d'entretien en termes de coûts de gestion, ce qui représente évidemment un argument efficace.

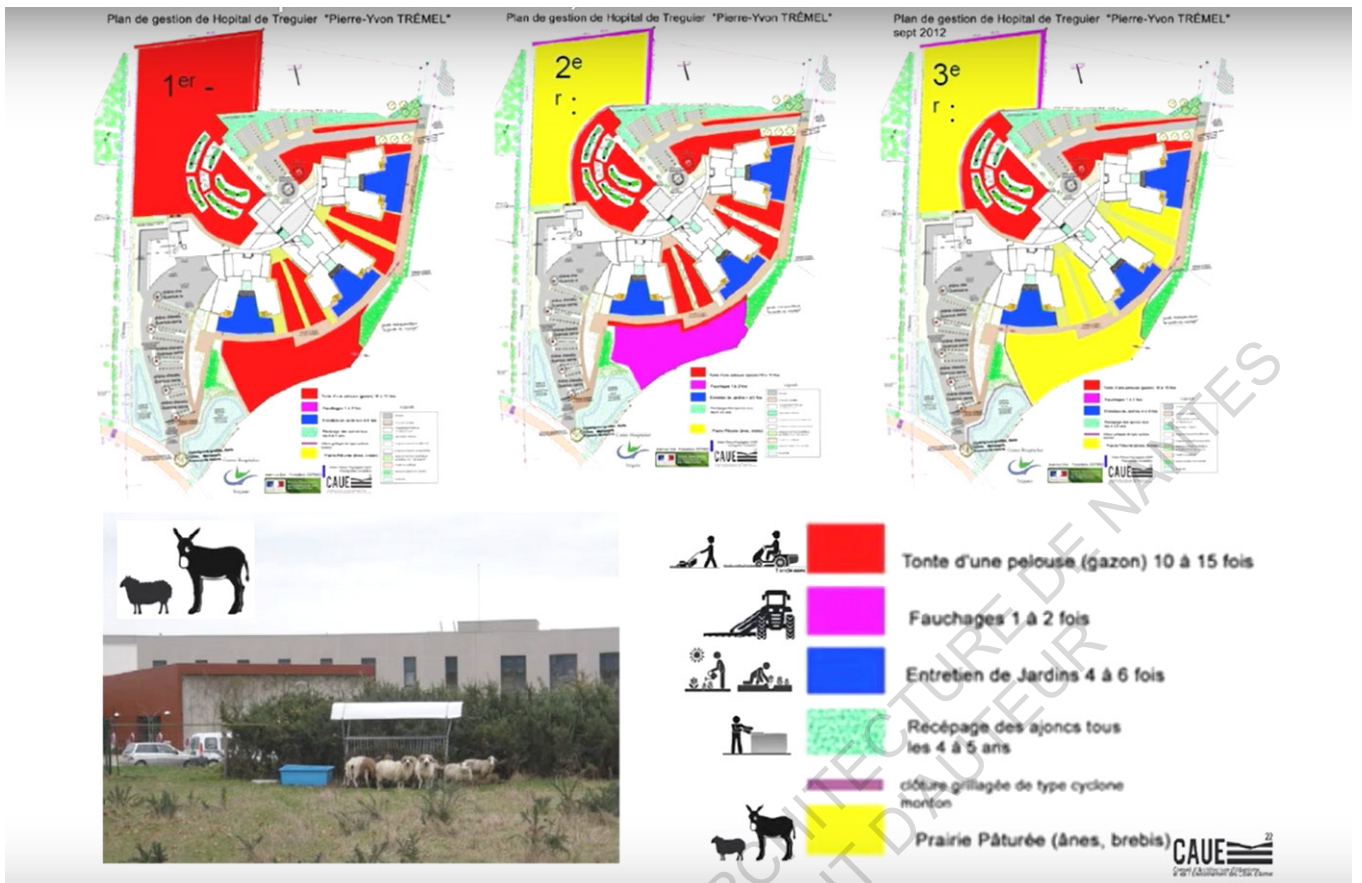


fig. 11: 3 étapes du plan de gestion, au fil du dialogue avec le gestionnaire de l'hôpital

Il apparaît évident après cette partie que la conception d'un espace public durable, où le végétal est pris en compte en tant que vivant, a tout à gagner à s'intéresser au travail de ceux qui sont sur le terrain et qui interagissent directement avec lui.

Nous n'avons en revanche pas développé sur ces adventices à la merci du service voirie, si ce n'est pour voir comment on peut limiter leur apparition. Ces plantes font pourtant partie du végétal présent dans l'espace public, notre sujet d'étude, et c'est peut être le moment d'y prêter attention.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

+ interlude : la flore des trottoirs

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mauvais herbier

Il est temps de vous faire part d'un exercice auquel je me suis prêté durant mon travail de recherche ; une sorte de tentative d'ensauvagement personnel. Suite au constat de ma propre déconnexion au vivant en milieu urbain, et à mon intérêt naissant pour le végétal qui y vit, j'ai essayé de me rendre sensible à mon environnement quotidien, immédiat. Dans le cadre d'une réflexion déjà engagée sur les relations humain-es-végétal dans l'espace public, c'est naturellement que mon attention s'y est portée ; mais pas sur les plantes domestiquées, choisies, plantées et entretenues, plutôt vers la flore sauvage des petits espaces en friches, des pieds de façades délaissés, des bas côtés ou des trous du bitume : les adventices des trottoirs.

En l'espace de trois semaines, de la fin du mois de juin au début de juillet 2022, j'ai ralenti le pas lors de mes trajets quotidiens, j'ai laissé mon vélo au garage et suis sorti marcher sur mon temps libre, vagabonder entre Nantes et Rezé, mon appareil à la main.

Comme un pied de nez à la culture de l'image actuelle ; caractérisée par un flot infini et de plus en plus dense de photos prises au smartphone à la volée, aussitôt postées, likées, oubliées ; la photographie à l'argentique et le choix d'un pellicule noir et blanc obligent le photographe à prendre le temps d'observer les sujets, à étudier le cadrage avant d'activer le déclencheur ; et la personne qui regarde la photo doit aussi prendre le temps, de déchiffrer les touffes, de démêler les différentes espèces qui cohabitent dans une image. Le noir et blanc permet également une certaine esthétisation, qui fait sortir les images du registre de la botanique pour les inscrire pleinement dans le champ de la photographie, où les végétaux deviennent le sujet principal. Ce ralentissement volontaire, par la technique et le protocole, est une première étape pour changer de regard sur le vivant autour de nous. A l'instar du collectif d'artistes SAFI*, je me suis prêté à une « expérience sensible qui révèle ce qui sous nos yeux se dérobe ».

Je suis par la suite revenu sur les lieux, armé de mon téléphone intelligent cette fois, pour essayer d'identifier, à l'aide de l'application *PlantNet*, les espèces des différents spécimens que j'avais pu rencontrer. Et en suivant les liens vers l'encyclopédie en ligne *Wikipedia*, j'ai commencé à entrevoir qu'une « mauvaise herbe » peut aussi être le début d'une confiture ou relever la salade, être une tisane, un remède, un matériau plein de possibilités, et qu'elle est le plus souvent chargée d'une histoire qui s'enchevêtre avec celles de sociétés humaines.

On pourrait taxer cette démarche de naturaliste, voire d'utilitariste, en cela qu'elle donne une valeur aux plantes en question par les services qu'elles peuvent nous rendre. J'opposerai le constat suivant : le processus a été assez instinctif, et ce spontané désir de connaître et de nommer cette flore sauvage révèle ma cuisante ignorance de ces êtres vivants devant lesquels je suis passés un nombre incalculable de fois, longtemps sans même les voir. Dans une démarche de valorisation de ce patrimoine végétal spontané, le choix a été fait de mentionner les vertus et les

qualités des plantes mentionnées, en faisant l'impasse sur les potentiels risques qu'elles peuvent représenter pour d'autres espèces végétales notamment.

Ce processus de reconnexion des citoyen·es avec leur territoire par le biais des adventices est déjà exploité par d'autres, comme par exemple l'artiste Frédérique Soulard, conteuse comédienne, qui propose un spectacle déambulatoire, *Belles de Bitume*, au cours duquel elle invite le public à peindre le nom vernaculaire des adventices à leur pied, sur le trottoir, avec l'idée que de nommer un individu est la première étape d'une mise en relation.



fig. 12 et 13: Belles de Bitumes

**« La botanique, plus t'en apprends plus c'est passionnant !
Petit à petit t'arrives à reconnaître les familles, et puis quand
tu commences à connaître ce que tu peux en faire, là c'est juste
fou... »**Milan

Ce travail d'identification d'espèce s'inscrit dans une lignée qu'on pourrait qualifier de « botanique populaire » : diffuser de la connaissance botanique de manière non académique, en utilisant les noms vernaculaires qui, par la poésie ou les histoires qui s'y tapissent, participent à une *écologie des fuites* plutôt qu'à celle des *épinglements*², et qui permettent à un public non sachant de s'impliquer.

Ce travail de collecte de flore par la photographie, d'esquisse des possibilités dont ces plantes regorgent a été ensuite compilé pour en faire un herbier. Un *mauvais-herbier*, auto édité sous forme de fanzine, medium qui s'y prête plutôt bien puisqu'il reflète une tradition de transmission de textes, d'images et de savoirs de manière autonome, hors des cadres institutionnels ou du circuit des maisons d'édition. Un livret sauvage, pour un changement de regard sur les « mauvaises herbes ».

Je vous propose ici de découvrir une sélection de quelque unes des entrées de ce mauvais herbier, et vous invite à prendre le temps d'apprécier la beauté de ces plantes qu'on dédaigne et qu'on arrache, et à entrevoir les relations existantes, celles qu'on a oubliées et d'autres possibles avec ces plus qu'humains.

Je vous laisse maintenant aux failles, aux bordures et aux bas côté, lieux entre deux, propices à penser le monde qui vient, dans les brèches de celui qui s'effondre.

1 - SAFI est un collectif d'artistes plasticiens fondé en 2001 à Marseille qui *travaille, apprend, rêve, partage, imagine et transmet à partir du végétal.*

2 - La notion d'*écologie des fuites* est empruntée à Julie Beauté. L'idée est de nommer les choses d'une façon qui travaille leurs histoires sous-jacentes et développe un imaginaire, dans un but de tisser des liens entre différentes entités ; de développer une connaissance qui relie, plutôt que de séparer.



centranthe de Lecoq

liseron des champs

*racines et feuilles ont des vertus
laxatives et purgatives*

*_pied de baie vitrée,
école d'architecture*



anémone d'automne
fleurit d'août à octobre

grande bardane
la racine se consomme comme légume, les feuilles blanchies, et les jeunes pousses comme des asperges
les racines possèdent des vertues diurétiques et détoxifiantes, utilisée notamment pour soulager les rhumatismes ou traiter l'acnée

rose trémière
entièrement comestible, cuite ou crue, en salade ou en tisane
utilisée depuis l'Antiquité pour soigner notamment la toux, les enrouements ou la bronchite

_pied de poteau électrique dans une venelle



andryale à feuilles entières

carotte sauvage

les fanes comme les racines sont comestibles, les fleurs froissées dégagent un arôme de poire et peuvent être utilisées pour parfumer des desserts par exemple

dactyle agglomérée

propriétés œstrogéniques, remède contre les tumeurs, les infections rénales et vésicales

folle avoine

possède des gènes résistants à certaines maladies touchant les cultures d'avoine cultivée

luzerne cultivée

utilisée comme fourrage à bétail, c'est aussi une plante mellifère (qui produit beaucoup de nectar et de pollen, attirant les abeilles)

mûrier

fruits comestibles

vergerette de Sumatra

_talus de voie ferrée



lierre grimpant

«*plante dépolluante*» il capte certains composés potentiellement cancérigènes présents dans l'air, notamment le benzène les feuilles ont de nombreuses vertus médicinales, et sont utilisées comme purgatif, ou pour soigner des infections bénignes, contre la toux, la cellulite et même la gale

_pied d'arbre en terrasse



laiteron maraîcher

*les racines peuvent être
consommées cuites, les feuilles et
les fleurs crues
a des vertus thérapeutiques,
notamment diurétiques
il attire les ravageurs et peut donc
servir de piège à insectes dans les
cultures*

laitue sauvage

*les jeunes pousses sont comestibles
son suc séché peut être bu en tisane
ou fumé comme substitut aux
opiacés*

vergerette du Canada

*utilisée comme aromatique, au
gout légèrement poivré
vertus anti-inflammatoires et
analgésiques : soulage l'arthrose,
les rhumatismes, l'arthrite et la
goutte*

*_piste cyclable le long du
tramway*



roquette jaune

commestible, utilisée pour relever les plats ou salades d'une saveur légèrement piquante

merisier à grappes

les fruits aigres ne sont pas très bons mais encore utilisés dans les Alpes pour produire une liqueur

_passage sous des voies ferrées aériennes



laitue sauvage

*les jeunes pousses sont comestibles
son suc séché peut être bu en tisane
ou fumé comme substitut aux
opiacés*

valériane des jardins

*les jeunes feuilles peuvent être
mangées*

_terre plein central



morelle noire

les feuilles et les baies bien mures
sont comestibles

peuplier noir

le bois sert à la fabrication du
charbon actif, utiles contre les
fermentations intestinales

_toit,
école d'architecture



ailante

l'écorce est utilisée en médecine chinoise, notamment pour ses propriétés astringentes et antipyrétiques

les samares sont utilisées comme agent hémostatique, et en phytothérapie pour traiter différentes infections, dont le cancer

**_pied de mur,
batiment industriel**



acanthé à feuilles molles
*les feuilles broyées peuvent être
utilisées comme cataplasme pour
soulager les brûlures*

achillée jaune
*cultivée comme ornementale pour
ses fleurs jaunes*

_ pied d'arbre sur un
boulevard



paulownia

bois léger et très peu absorbant, comparable au balsa, utilisé pour construire des pergolas, meubles, cerf-volants ou petits objets on peut extraire des feuilles une huile essentielle aux propriétés anti-oxydantes, anti-inflammatoires et anti-microbiennes

la forte teneur en azote des feuilles en fait un bon fourrage, notamment pour les porcs

_pied de facade, hangar



arbre à papillons

espèce pionnière : elle pousse rapidement et permet de dépolluer les sols

c'est aussi une plante hôte de substitutions pour certaines chenilles de papillons

lierre rac

luzerne cultivée

utilisée comme fourrage à bétail, c'est aussi une plante mellifère (qui produit beaucoup de nectar et de pollen, attirant les abeilles)

molène floconneuse

ronce rude

fruits commestibles

séneçon du Cap

fleurit quasiment toute l'année

vergerette du Canada

*utilisée comme aromatique, au gout légèrement poivré
vertus anti-inflammatoires et analgésiques : soulage l'arthrose, les rhumatismes, l'arthrite et la goutte*

_grillage entre voie ferrée et piste cyclable

Ce travail d'herbier tend à mettre en valeur le caractère vivant de la ville, en donnant à voir l'agentivité du végétal : la ville regorge de la présence d'une flore active, changeante, spontanée. Cessons de penser la nature en ville comme un objet, ou un ensemble d'objet, et efforçons nous d'accepter qu'elle est composée d'agents. Claire Tollis et Marion Ernwein nous invitent à abandonner le terme de ville-nature et considérer la *ville vivante* (Ernwein et Tollis, 2017). L'idée de la ville comme un désert minéral, paysage purement humain, où la vie organique non-humaine serait inexistante, ou cantonnée à des espaces préétablis et clairement délimités, est irréaliste. Dès lors que cessent le piétinement continu et la lutte contre les adventices, un sol commence à se former et à accueillir le vivant.

Un autre point dont cet herbier aide à prendre conscience est la multiplicité et diversité des lieux qui permettent l'émergence de cette vie végétale spontanée. Les talus, grilles et murets aux abords des voies ferrées, les pieds d'arbres, les craquelures entre le bitume du trottoir et la façade d'une maison, les toits des immeubles, la bordure en béton de la piste cyclable ; tous les espaces où le sol n'est pas scruté chaque semaine par les agent-es de la ville qui détiennent le pouvoir de décider de si tel ou tel individu est légitime à partager la ville avec nous. Le végétal advient partout, il existe juste des lieux où sa présence entre plus ou moins en conflit avec les intérêts de la classe humaine, et donc où il est plus ou moins toléré.

Ce dont je suis sûr, c'est que l'omniprésence de ce végétal spontané force à questionner la place que nous lui donnons. Dans la ville comme dans notre acceptation de ce qui fait partie de la « nature en ville ». Sa présence ne se cantonne pas aux espaces prédéfinis pour l'accueillir, là où les services officiels interviennent, et le végétal n'a pas besoin des services techniques pour exister.

Il est temps de décentrer notre regard, d'élargir l'étude à d'autres formes que prend le végétal urbain que celle de l'espace vert entretenu par les services de la ville ; et de regarder si elles impliquent d'autres formes de relation avec les humain-es.

Un autre événement déterminant m'a amené à me rendre compte que d'autres formes de relations au végétal coexistaient avec celle des agent-es d'entretien.

C'est à peu près au moment où je me lance dans ce travail d'herbier que je rencontre Milan, un peu par hasard. En discutant, j'apprends qu'il travaille pour l'association Ecos, pour laquelle il encadre la création et la gestion de jardins collectifs à Nantes. Mais c'est un peu plus tard dans la soirée que je l'entend par dessus mon épaule parler à son amie de sa dernière recette de bombe à graine... Curieux, je le questionne, et il me parle de sa pratique de « semeur sauvage », me dit qu'il se revendique du mouvement de la guérilla jardinière. C'est décidé, nous prenons rendez vous pour un entretien à l'ombre des grands arbres de la guinguette de Pirmil où, fort de sa double casquette – celle de médiateur et celle de guérillero, il élargira mon horizon de recherche.

J'ai fait le choix de ne pas retranscrire ici l'entièreté de cet entretien, mais plutôt de le citer au fil du texte sous forme de *verbatim*, pour donner à lire ses mots qui vont droit au but. Nous le retrouverons au long du reste du mémoire, il a d'ailleurs déjà été cité il y a quelques pages, en introduction du mauvais herbier, pour la première fois.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

+ d'autres formes de relation au végétal :
des pratiques plus ou moins dissidentes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nous arrivons donc à la dernière partie de ce mémoire, qui se donne pour but de documenter des pratiques qui relèvent elles aussi de l'entretien de végétal dans l'espace public, mais de manière moins institutionnalisé, plus sauvage ; soit qu'elles soient réalisées par des amateur·ices, ou qu'elles se fassent hors des cadres, soit carrément qu'elles relèvent du militantisme ou de l'illégal. Mais nous verrons bien vite qu'on ne peut s'en tenir à une simple dichotomie institutionnel/sauvage, et nuancerons cette distinction en observant les différentes récupérations qu'il peut y avoir d'un bord et de l'autre. Enfin, à partir de réflexions sur de telles relations aux non-humains, nous tenterons d'ouvrir des perspectives pour nous ré-ancrer dans les écosystèmes.

les mains la terre : jardins potagers

Ferdinand nous parlait de l'importance des parcelles productives en ville ; nous évoquerons ici des expériences de potagers urbains qui sont gérés par d'autres personnes que les agent-es de la ville.

Notons d'abord que les pratiques d'agriculture urbaine sont très en vogue et largement institutionnalisées – on a par exemple vu cette année à Nantes la 7^e édition du festival des 48h de l'agriculture urbaine ; mais nous les différencions de ce que nous avons pu évoquer comme relevant de l'entretien officiel car ce sont ici les habitant-es qui s'impliquent directement dans le travail d'entretien. Nous verrons que ce terme recouvre une multitude de réalités différentes, mais toutes, dès lors qu'elles impliquent que des citoyen-nes lambda, non expert-es, prennent en charge une parcelle de terre et en prennent soin, participent au colmatage de la rupture métabolique.

Les potagers urbains se distinguent les uns des autres notamment par le statut foncier, le mode de gestion est les personnes impliquées, mais héritent tout de même d'une histoire commune (Consalès, 2018).

Les jardins familiaux sont les descendants directs des jardins ouvriers. Mis en place pendant la révolution industrielle, ces derniers consistaient en un prêt gratuit à des ouvriers d'un terrain à cultiver par le patron de l'entreprise, ou par des associations affiliées à l'église le plus souvent. De tels dispositifs ont certes une fonction de contrôle social, matériel, moral et hygiénique ; les objectifs clairement énoncés sont de fournir une « distraction saine » aux classes ouvrières, de lutter contre l'alcoolisme, et de prôner un attachement à la famille ; mais ils représentent aussi un bénéfice économique pour les foyers. Les jardins familiaux ne sont plus rattachés à un patron ou à l'église ; les terrains appartiennent aux villes, mais les valeurs sous-jacentes d'attachement à la terre et à la famille perdurent. Chaque famille dispose d'une parcelle, l'idée est d'être au grand air, pas forcément de créer de la rencontre.

Les jardins partagés, ou « solidaires », fonctionnent sur un mode plus collectiviste. L'accent y est mis sur la dimension sociale (rencontre, réinsertion, mixité). Ce type de jardin connaît un essor au tournant des années 2000, et la demande ne cesse de croître depuis. Le statut des terrains est en général moins protégé que celui des jardins familiaux, ils consistent la plupart du temps en des beaux temporaires, qui incitent les propriétaires fonciers à céder l'usage de leurs terrains, notamment dans des dynamiques d'urbanisme transitoire.

On observe depuis quelques années, en parallèle à ces deux types de jardins partagés, une tendance de « reconquête des rues ». Des initiatives personnelles ou collectives de végétalisation de l'espace public fleurissent au sein des villes. Ce ne sont pas systématiquement des projets de production alimentaire, mais plutôt des mouvements visant à embellir, ou en tout cas se réapproprier son cadre de vie proche, qui passent par la végétalisation et l'entretien d'un pied de façade, de pieds d'arbres, ou



fig. 14: Jardin familial nantais avec parcelles délimitées et cabanons individuels

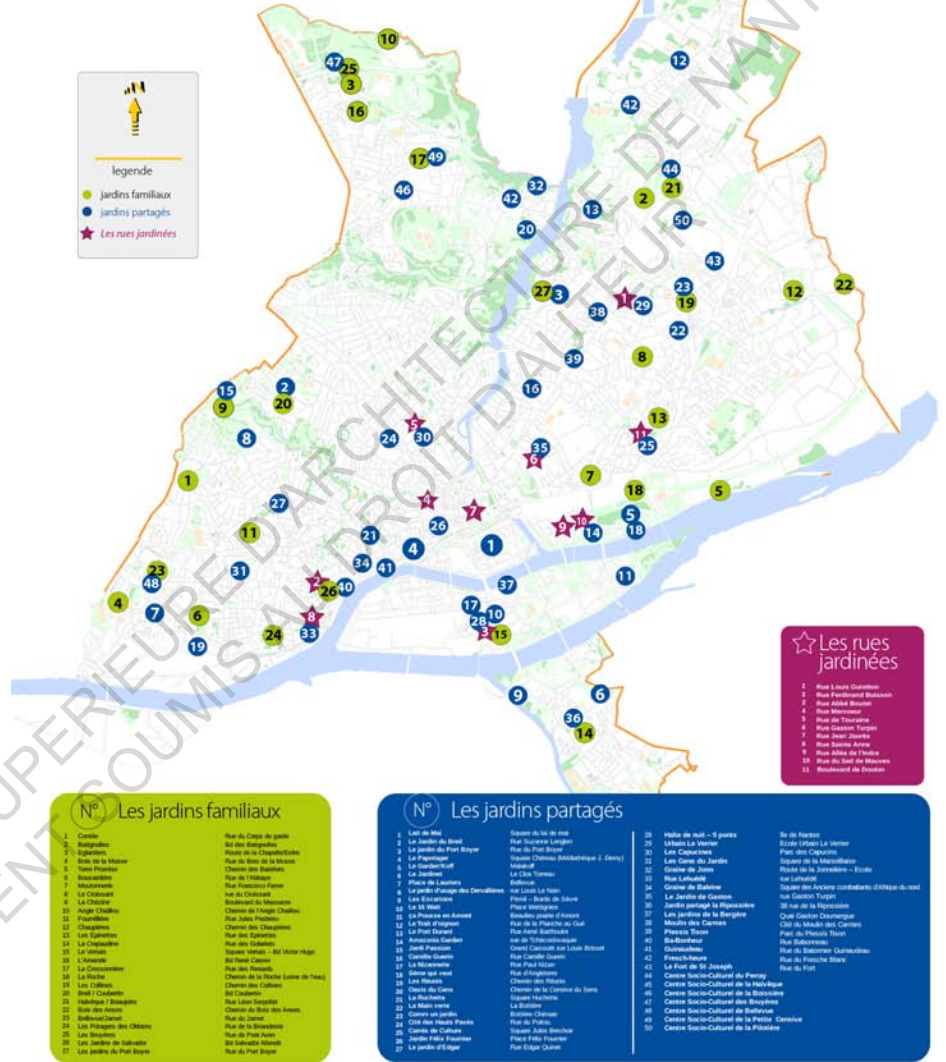


fig. 15: Rue jardinée à Nantes, rue de l'Abbé Boutet

encore la pose de bacs à fleurs et jardinières. La création des *permis de végétaliser* dont la plupart des communes françaises d'une certaine taille sont aujourd'hui dotées, vise à encadrer de telles pratiques, sous la forme d'une occupation gratuite et temporaire de l'espace public, du moment qu'elle respecte la sécurité des autres usagers.

fig. 16: Carte des jardins partagés à Nantes

Les jardins collectifs de Nantes



Si on regarde la carte des jardins collectifs à Nantes, la première chose qui saute aux yeux est leur nombre important. On voit que les jardins familiaux sont plutôt en périphérie, sur des parcelles dédiées, tandis que les jardins partagés prennent place sur des parcelles au statuts diverses – partie d'un parc ou square, au bord d'un cours d'eau, sur le terrain d'un bailleur social, une dent creuse ou encore sur les terrains des Centres Socio-Culturels, et sont mieux répartis sur l'ensemble de la ville. Les rues jardinées sont quant à elles nettement plus établies dans les quartiers centraux, sûrement du fait du manque de terrains plus larges à investir.

« On habite en ville et on a pas accès à la terre, voire on y a jamais eu accès »Milan

Si les rues jardinées sont un exemple de rapport direct entre les personnes et leur environnement, les jardins partagés, qui requièrent une activité plus soutenue, voient le plus souvent un intermédiaire intervenir entre les habitant-es et le végétal. Que le terrain appartienne à la ville ou à un bailleur social, des associations encadrent les projets, au moins les premières années, le temps d'accompagner le démarrage d'une dynamique stable. C'est le travail de Milan, pour le compte de l'association Ecos. Il intervient sur trois jardins, dans les quartiers Bottière, Pin sec, et Malakoff ; l'un est sur un terrain de Nantes Métropole Habitat, les deux autres font partie du programme *Paysages nourricier* – un dispositif initié par la ville de Nantes (partenariat entre Nature et Jardins et le Centre Communal d'Action Social) au sortir du premier confinement.

« D'un côté on a du monde qui avait du mal à avoir accès à des légumes de qualité, bios et du coin ; et de l'autre, on a des espaces verts et des compétences. »Milan

Comme dans le potager de Ferdinand, rue de Fleurus, l'idée est de transformer des espaces entretenus par les agent-es de la ville en potagers, afin que leurs compétences puissent aider des familles à faibles revenus. Mais dès la deuxième année, le projet a évolué pour répondre à une demande des habitant-es de s'y impliquer, les fruits du travail sont toujours pour partie redistribués par le CCAS.

Que ça soit pour un jardin faisant partie du programme, ou un potager habitant sur le terrain d'un bailleur, la procédure est à peu près la même. Sur deux saisons, Milan doit réussir à fédérer un collectif qui pourra à terme s'occuper du projet en autonomie. Et même s'il y a parfois une demande de la part des habitant-es – ce n'est pas toujours le cas, c'est la tâche la plus compliquée. Il m'explique qu'il doit vraiment faire un effort pour faire revenir les gens au jardin.

« Il va falloir aller chercher les gens, et ça prend énormément de temps »Milan

D'où l'importance de l'intervention de ces acteurs associatifs, qui sont déjà impliqués sur le terrain, et qui peuvent y faire fonctionner leurs réseaux, aller à la sortie des écoles parler aux instituteur-ices et aux parents d'élèves, cibler un public plus ou moins éclectique, puis être présent régulièrement – en moyenne une fois par semaine, sur des plages horaires qui correspondent aux disponibilités du dit public. Il faut ensuite créer une zone de confiance, faire en sorte que des gens qui n'ont parfois jamais eu accès à la terre se sentent légitimes à s'impliquer dans le projet, aider à créer une cohésion de groupe, en passant notamment par des ateliers. Ces interventions sont aussi l'occasion d'insuffler d'autres perspectives que la simple production de légumes, et ainsi intéresser le plus grand nombre, Milan propose par exemple des ateliers



fig. 17: Des agents de la ville récoltent la production d'un jardin faisant partie des Paysages nourriciers

de création de pancarte avec les enfants, des initiations au compostage, ou présente ce qu'il connaît des plantes à pigments, aromatiques, médicinales ; il organise aussi des cours de cuisine, qui mettent l'accent sur la *petite chaîne alimentaire que ça créé*.

« On essaye d'aller plus loin que la question du jardin et d'ouvrir des horizons »Milan

L'agriculture urbaine représente certes une forme de réponse aux crises économiques et environnementales en cours, et qui vont s'intensifier, mais l'autosuffisance alimentaire des urbain-es se heurte tout de même à quelques limites ; la pollution de l'air et des sols questionnent sur la qualité des légumes produits, et il n'est pas dit que même en investissant tous les toits on ait assez de surface pour subvenir aux besoins de toutes. Nous soutenons que la présence de ces jardins en ville participent d'une autre forme de réponse aux enjeux actuels, en cela qu'ils permettent de lutter contre une forme d'amnésie environnementale. Flaminia Paddeu nous enjoignait déjà à voir le jardin comme un bon endroit pour commencer à colmater la rupture métabolique. Et en effet, pour des citoyen-es qui ont parfois vécu l'ensemble de leur vie *hors sol*, c'est un bon moyen pour reprendre contact avec son environnement, réapprendre une saisonnalité de l'alimentation, rencontrer ses voisins et se partager des savoirs et des savoirs faire. Et on peut également politiser la portée de tels projets. Geneviève Pruvost affirme qu'il nous faut radicalement revoir la hiérarchie entre travail manuel et intellectuel, et qu'il est essentiel de nous réapproprier au moins une partie de notre subsistance (Pruvost, 2022), puisque le système actuel ne tient que parce que les paysan-es sont sous-payé-es, en même temps que le travail domestique – en majorité effectué par des femmes encore aujourd'hui, s'il est nécessaire de le rappeler, n'est pas payé du tout. Il ne s'agit pas de tendre vers l'autosubsistance totale (qui est d'ailleurs un fantasme, la réalité étant faite de réseaux d'entraides et d'interdépendances), mais de *relancer des circuits denses d'interconnaissance active en prise avec un milieu de vie*. Et les jardins collectifs en milieu urbains participent de cette revalorisation des savoirs faire manuels, en même temps qu'ils sont des lieux d'échanges et de discussions informelles, qui peuvent avoir une portée toute aussi politiques que celles qui prennent place dans les *agoras*.

désobéissance civile : le mouvement guérilla gardening

Comme évoqué précédemment, le personnage de Milan m'intéresse également en dehors de son aspect professionnel, dans le cadre d'un mémoire sur les relations qu'entretiennent les urbain-es avec le végétal dans leur milieu, parce qu'il se revendique de la mouvance *green guérilla*, ou *guérilla jardinière* en français. C'est par lui que j'en ai entendu parlé, je vous partage donc pour commencer son expérience avant de parler du mouvement plus en général.

« je sème, c'est une pratique sauvage » Milan

Milan revendique le terme de sauvage pour qualifier sa démarche de végétalisation de l'espace public, qu'il pratique « en dehors du cadre ». Il oppose le sauvage à l'institutionnel, c'est une pratique dissidente, qui peut rentrer en conflit avec le travail des jardinier-es, et même illégale qui peut être condamné jusqu'à 30000 euros d'amende pour motif de dégradation de l'espace public.

« C'est la guérilla du végétal en ville ; c'est un état d'esprit où on veut revoir le végétal en ville, alors on s'amuse à planter ou à semer entre deux quatre voies, sur un rond point ou juste devant chez les voisins. Sur Nantes, je connais pas mal de potes ou de jardinier-es qui font ça, soit pour le côté pédagogique avec leurs enfants, soit parce que c'est marrant, soit vraiment pour le côté militant. » Milan

C'est assez passionné qu'il me détaille sa démarche, ses modes d'interventions. Il m'explique l'importance de trouver « un bon spot », c'est à dire un lieu où les services de la ville ne vont pas tout arracher, ou tondre sans savoir que quelque chose a été semé ici ou là. Personnellement, il aime bien semer dans les quartiers, parce qu'il y habite et y travaille, donc a plus de chances de repasser sur le lieu du crime, pour arroser si besoin (et s'il a de l'eau dans sa gourde), ou simplement pour apprécier le changement. Il choisit en général des « coins un peu désolés », comme les pieds de façades délaissés ou un petit carré d'herbe devant un immeuble un peu triste, ou encore une bande de terre à nu où il n'y a carrément rien. Le but n'est pas de transformer la ville en jungle, mais de rendre l'espace public un peu plus joyeux, et de faire changer les mentalités.

« Y'a certaines zones où ce que j'ai semé est resté ; tout ce qui va être prairie fleurie par exemple, un p'tit mélange de fleurs souvent ça marche bien. Les arbres ça a moins bien marché, mais j'ai quand même deux chênes qui sont restés et qui poussent plutôt bien, ils sont pas loin du mètre là. Mais je suis en mode obstiné, alors si quand je repasse c'est toujours aussi moche, je dis mais attends, on va r'balancer de la graine ! Et même si ça fonctionne pas toujours comme prévu, je continues à agir pour que les mentalités changent autour de cette question du végétal : bah oui en fait cette plante là ça s'appelle pas une mauvaise herbe, non, c'est une flore spontanée ça vient de pousser, bah je peux te donner son nom, son histoire, et si tu veux vraiment y voir une utilité je peux te dire à quoi elle peut te servir à toi, mais aussi à quoi elle sert pour les animaux, pour le monde qu'il y a autour, pour ta terre, voilà. » Milan

De par son métier et sa formation d'ingénieur-paysagiste, il a un certain niveau de connaissances en botanique, mais il m'assure qu'il continue



fig. 18 et 19: Démocratisation de la bombe à graines : extraits d'une bande dessinée pour enfant

d'en apprendre tous les jours, et surtout que ce n'est pas nécessaire pour se mettre au semis sauvage. Aujourd'hui on trouve facilement des lieux ou des groupes en ligne qui proposent des trocs de graines, on peut même en acheter un sachet chez carrefour ! Pour la méthode, il me dit qu'il a eu sa période bombe à graine, qu'effectivement c'est marrant et ludique, que ça marche bien avec les enfants par exemple mais que ce n'est pas obligatoire, même si la symbolique correspond bien avec le nom du mouvement. Il en est à un moment où il sème de manière beaucoup plus décontractée, sur le chemin du travail ou en balade le dimanche, dès qu'il voit un espace propice, plutôt que de participer à des actions collectives ou de plus grande envergure.

« Semer sauvagement comme ça, c'est contre l'état actuel, contre tout. Je fais pas gaffe, je sais pas exactement où je mets quoi, je laisse pousser. Alors oui je donne ce qu'il faut à un instant T, mais après je laisse complètement reprendre le pas et j'essaie de disparaître petit à petit. C'est cette notion de sauvage qu'on a plus parce qu'en fait tout a été sélectionné, aménagé par l'humain. Mais c'est vrai le sauvage n'existe plus, moi c'est un semblant de sauvage que je recrée, mais faudrait qu'on arrête de voir l'empreinte humaine forcément tout le temps. Comme on a dégommé tout les écosystèmes maintenant on est bien obligé de gérer... »Milan

Si Milan sème ses graines en solitaire, il existe des regroupements locaux qui montent des actions de plus grandes envergures, comme la création d'un jardin sur les quais du canal de Saint Martin à Paris, l'investissement d'un ensemble de ronds points, ou encore l'organisation d'« éco-ballades » qui sont une autre manière de se réapproprier l'espace public, en racontant les lieux au prisme de luttes desquelles ils sont issus, ou de ses habitants plus qu'humains par exemple. Il existe également des organisations au niveau national, comme le collectif Green Guérilla France, qui signe en un manifeste rappelant les origines et les principes du mouvement (Collectif, 2014), en défendant le *droit à la liberté de jardiner*,

et qui permet de faire le lien entre des personnes ou groupes et créer une forme de communauté.

Olly Zanetti, dans son mémoire sur le mouvement green guérilla (Zanetti, 2017), montre bien qu'il est compliqué d'établir une histoire linéaire du mouvement car différentes personnes s'en revendiquant s'y sont essayé, et expriment des points de vue parfois contradictoires. La position de Richard Reynolds, devenu en quelques sortes un leader du mouvement, par ses actions largement médiatisées à Londres, ou l'écriture du livre *La guérilla jardinière*, nous paraît intéressante car il soutient l'importance du caractère volontaire, gratuit et non encadré des actions, et revendique des actes de désobéissance civile.

On retrouve tout de même certains événements qui font consensus comme étant fondateurs de l'idéologie du mouvement : le squat de terrains agricoles dans un but d'autosubsistance par le mouvement de paysans anglais des *Diggers*, en 1649 ; et la création du *Clinton Community Garden*, premier jardin collectif urbain à New York en 1978, par un groupe d'habitant-es mené par Liz Christie qui, voyant un plant de tomate pousser entre les décombres d'un terrain abandonné depuis une vingtaine d'années dans leur bloc d'habitation, décident de se l'approprier par le jardinage.

Si l'on en s'en réfère au manifeste du mouvement français, les valeurs défendues sont celles de la primauté de la propriété d'usage sur la propriété tout court, et la défense d'une manière d'habiter son environnement immédiat pleinement. Les actions ont pour but de redonner un caractère public à l'espace public, autrement dit de le reprendre des mains de la police, des services de nettoyage et de des encadrants culturels, pour le remettre dans celles du peuple. En termes de modes d'interventions et d'esthétique, les auteur-ices du manifeste revendiquent l'action locale, l'utilisation de techniques low-tech, la « bidouille et l'expérimentation ».

Le mouvement de green guérilla et ses idées connaissent un succès planétaire, on retrouve un peu partout dans le monde, dans les grandes villes surtout mais aussi dans les campagnes, des groupes d'action qui s'en revendiquent. On peut aujourd'hui lire des livres,



fig. 20: Bombe à graine prête à l'emploi, commercialisée par Kabloom



fig. 21 et 22: Panneau d'affichage et vue sur le Clinton community garden



fig. 23: Tuto «les meilleurs spots de guérilla green», Ophélie Ta Mère Nature

des travaux de recherches sur le sujet, qui est aussi popularisé et vulgarisé par la création de bandes dessinées ou de contenu vidéo prenant la forme de tutos par exemple. A une époque marquée par un green-washing ambient, ou l'écologie et le *Do It Yourself* deviennent tendance, on assiste même à des récupérations marketing, comme cette entreprise anglaise qui vend des bombes à graines prêtes à l'emploi, transformant ainsi un mouvement qu'on peut identifier comme relevant de l'environnementalisme urbain, en pratique d'écologie personnelle et en objets de consommations.

Un tel engouement pour la végétalisation sauvage des délaissés urbains à même poussé les mairies à se doter d'outils pour encadrer ces pratiques, comme le permis de végétaliser, évoqué plus haut ; mais nous reviendrons sur ces récupérations institutionnelles dans une prochaine partie.

détour grec : le parc Navarinou

J'écris ce mémoire alors que je suis en échange universitaire à Athènes. Et je voulais prendre un moment pour parler du parc à deux rues de chez moi, car il prend toute sa place ici.

J'habite donc pour quelques mois dans le quartier d'Exarcheia, qui était encore il y a quelques années l'épicentre de différentes luttes politiques et un bastion du mouvement squat athénien. C'est aujourd'hui le quartier avec le plus d'appartements loués via la plateforme Airbnb. Le quartier est chargée d'une histoire de luttes, notamment pour l'accueil des personnes en exil, mais ressemble aujourd'hui à un grand terrain de jeux pour touristes, avec ses terrasses branchées et ses graffitis qui relèvent de plus en plus de l'opportunité d'un bon post instagram, plus que de revendications politiques.

C'est donc dans ce quartier que prend place le parc Navarinou, dont il est le dernier parc pour enfants, et qu'on peut lire au prisme de la green guérilla, comme un projet de reprise de terrain sur l'espace marchand pour créer et entretenir de l'espace public. L'histoire de ce jardin ressemble en effet à celui du Clinton community garden, il est comme lui créé de toute pièce par et pour les habitant·es du quartier ; bien que les personnes impliquées avec lesquelles j'ai pu en discuter ne se revendiquent pas du mouvement green guérilla.

On peut en apprendre sur l'histoire de ce parc autogéré sur son blog internet.

Sur la parcelle se tenait une clinique, rachetée et détruite dans les années 80 pour y installer le siège de la Chambre du Commerce et de l'Industrie Nationale, mais le projet ne voit pas le jour. Le terrain est négocié avec la ville qui souhaite en faire une place ; dans l'attente d'un accord, qui ne sera jamais trouvé, il reste vide des années durant, loué en tant que parking. A la fin de l'année 2008, le bail du parking prend fin et la Chambre de Commerce remet le projet de construction sur la table, s'attirant les foudres des habitant·es, qui y verraient plutôt la



fig. 24: Fresque. symbole du parc : les habitant-es et leurs idées germent et s'enracinent, contre la marchandisation de leur ville

création d'un espace vert, dont le quartier est assez dépourvu – ce qui était d'ailleurs le projet annoncé par la mairie à un certain moment. Une manifestation est organisée le 7 mars 2009 pour défendre le terrain, les participant-es cassent l'asphalte, amènent de la terre et commencent à planter des arbres. L'occupation dure dans une ambiance festive, beaucoup d'habitant-es du quartier, de familles, et de soutiens extérieurs y prennent part.

L'organisation est discutée lors d'assemblées ouvertes, et des consensus sont trouvés quant à la gestion du parc : il sera en autogestion, anti hiérarchie, et anti commercial ; différents groupes sont créés, qui s'occupent de la planification, de la plantation, du parc de jeux pour enfants, du kiosque, des mosaïques et une boîte-tirelire circule pour le soutien économique.



fig. 25 et 26: Naissance du parc: débitumisation du parking et plantation des premiers arbres

Le parc est décrit, toujours sur le blog, comme *un espace de création, d'épanouissement, de résistance, ouvert à toute action politique, culturelle, anti consummatrice*. L'idée est vraiment d'en faire un jardin ancré dans le quartier, *qui héberge une partie de la vie sociale de ses habitants*. Cette description fait écho à ce que nous disait Ferdinand sur le parvis du palais des congrès, sur sa vision du jardin qui devrait avoir pour but d'être un vecteur social, de rencontres et d'activités.



fig. 27: Le parc est avant tout un parc à jouer pour les enfants du quartier

Un petit tour des lieux avec un œil attentif suffit à donner des indices sur l'utilisation actuelle qui est faite de cet espace. Tout d'abord, on remarque la présence de jouets qui traînent un peu partout, même en dehors des zones prévus pour accueillir l'activité « jeux pour enfant », des structures d'ailleurs nettement plus drôles et inventives que les espaces normés et sécurisés dans lesquels j'ai joué enfant, comme ce portique-chaises volantes à adulte-traction. Les enfants se sont complètement approprié le parc, et leurs éclats de rire se mêlent au bruits de moteurs dans les rues alentours.



fig. 28 et 29: Les jouets oubliés témoignent de l'appropriation du lieu par les enfants

fig. 30: Le portique-chaises volantes à adulte-traction

Les gradins colorés font face au cadre métallique prêt à accueillir l'écran de cinéma, et au conteneur de stockage qui s'ouvre de temps en temps pour devenir une buvette. J'ai déjà vu dans cet espace des fêtes, une assemblée, des conférences, des vides greniers, un spectacle pour enfants, des concerts de musique ; et l'été commence à peine... On a en toile de fond la grande fresque qui nous rappelle la dimension politique de ce lieu, et le pouvoir d'action du peuple qui peut faire valoir ses valeurs sur celles imposées par les investissements fonciers.



fig. 31 et 32: Les gradins et la scène, qui sert aussi de terrain de foot/basket

Le tuyau d'arrosage qui traîne entre les sacs de terreau qui attendent nous indiquent que ce parc a également une vocation de jardin. C'est en plantant des arbres que le squat a été enraciné et une partie du parc est aujourd'hui dédié à un petit potager à visée pédagogique. Le parc a également connu une tentative de compost de quartier, qui n'a pas tenu dans la durée. D'autres parties du square, comme le talus des gradins par exemple, sont laissés en gestion différenciée, en offrande aux adventices.



fig. 33: Sacs de terreau dans le potager/verger



fig. 34: Talus laissé en gestion différenciée ; on y retrouve notamment le rapistre rugueux et la camomille sauvage, typiques de la région

Dans une vidéo, postée sur le blog *mapping the common*, on peut entendre Stavros Stavrides, professeur à l'école d'architecture d'Athènes qui travaille notamment sur les questions relatives à l'espace public, parler du parc comme d'un « space of commony », qu'on pourrait traduire en français par espace commun, ou tout simplement par commun. Ce qualificatif nous intéresse car il apporte de la nuance à la notion d'espace public. Stavrides différencie ici le commun de l'espace public officiel (« official public space ») pour deux raisons. La première étant qu'un espace de commun est produit par le peuple, utilisé selon ses besoins et contrôlé par lui ; on retrouve ici l'idée de propriété d'usage énoncée dans le manifeste français. La seconde différence est qu'un tel espace doit nécessairement être ouvert à toutes, sans conditions. Et en effet, même si le parc Navarinou est entouré d'une grille (ajoutée à posteriori) qui vise en fait à empêcher les enfants et les chiens de courir sur la route, et peut être aussi à dissuader les touristes de s'y aventurer ; le cadenas est toujours ouvert, de jour comme de nuit. Cette intervention nous aide à relativiser le caractère « public » de l'espace public, dont une part est en effet inaccessible une partie du temps, et sur lequel les citoyen·nes n'ont que très peu de pouvoir de décision ou d'action. Mais nous allons voir maintenant comment l'autorité met tout de même en place des cadres pour octroyer aux habitant·es une certaine marge de manœuvre sur l'espace public.

dispositifs de la ville : récupération heureuse ?

On trouve sur le site de la Ville de Nantes, dans la rubrique « jardiner à Nantes », une vidéo postée pour accompagner la mise en place du dispositif *Ma Rue En Fleurs* – une opération annuelle, lancée en 2013, de distribution de kits de graines aux habitant·es volontaires de la métropole nantaise qui les sèment ensuite autour de chez eux, dans la rue. Catherine Herbette, jardinière pour le service Nature et Jardins, nous y explique en cinq étapes comment planter son sachet de graines au pied de sa façade. Sa démonstration des gestes, des outils et du vocabulaire prend la forme d'un tuto, et ressemble fortement aux vidéos de la créatrice de contenu Ophélie Ta Mère Nature, évoquée plus tôt, qui vulgarise les idées et modes d'action du mouvement green guérilla. Ce programme ne constitue donc pas vraiment la création d'une nouvelle pratique vertueuse qui embellirait les rues de la ville et les rendrait plus accueillantes pour les insectes. C'est plutôt la récupération politique d'une pratique préexistante, dans un but de contrôle. Récupération qui présente par ailleurs un intérêt certain pour l'image d'une ville qui souhaite s'afficher *écologique*.

Petite différence tout de même entre les deux tutos ; la vidéo officielle invite à commencer par désherber avant de planter les graines sélectionnées. On peut ici encore y voir une volonté de contrôle sur le végétal ; même si est reprise une tradition de végétalisation sauvage des rues, l'institution la fait rentrer dans le rang en imposant ses critères quant aux espèces légitimes ou non à faire partie du paysage.

On peut quand même penser qu'un tel dispositif permet à des personnes qui n'auraient pas semé de graines dans l'espace public par elles même de s'y mettre, si on se fie aux chiffres affichés sur le site de la Ville : « plus de 1500 rues fleuries (sur les 3000 que compte la cité des ducs) sont apparues au gré des quartiers depuis le début de l'opération ».

La Ville de Nantes met en place d'autres programmes visant à encadrer les pratiques de jardinage amateur dans l'espace public, comme le dispositif *Ma rue est un jardin*, qui donne droit à un collectif composé d'un minimum de 10 riverain·es (ou de la moitié des foyers de la rue) de végétaliser et d'entretenir une partie de leur rue, sous certaines conditions explicitées dans une charte que les participant·es signent et s'engagent à respecter.

Claire Tollis et Marion Ernwein ont travaillé sur ce genre de dispositifs d'encadrement du jardinage amateur urbain (Ernwein et Tollis, 2017). Trois raisons ressortent pour expliquer le soudain engouement des villes pour ces programmes : c'est la conséquence d'un nouveau modèle d'espace public qui se diffuse dans l'ensemble des villes occidentales ; ils peuvent jouer un rôle de gentrification quand on voit que les personnes y souscrivant appartiennent à des classes sociales plutôt élevées, légitimant un certain type d'usage et d'occupation de l'espace public au détriment de pratiques plus populaires ; et enfin, ces dispositifs représentent pour les villes qui font face à des coupes budgétaires un outil d'entretien *ad interim* d'espaces en attente



fig. 35: Affiche de l'édition 2015 de l'opération *Ma rue en fleurs* : « fleurissez votre cadre de vie »

d'aménagement.

Par le biais de ces programmes de bénévolat, les citoyen·nes prennent part au fonctionnement du service public. En effet, une partie du travail d'entretien de l'espace public leur incombe ; leur sont notamment assignées des missions telles que le ramassage des déchets, le fleurissement des espaces verts, le désherbage, la taille de végétaux. C'est ce genre de missions qui sont explicités dans la *charte du jardinier de rue*, contrepartie du permis de végétaliser dans le cadre du programme *Ma rue est un jardin* à Nantes :

« - Tailler régulièrement les végétaux afin de limiter l'emprise sur le trottoir et ne pas gêner le passage des piétons et des véhicules, et afin d'éviter l'envahissement des propriétés voisines (sauf accords des propriétaires)

- Ne pas utiliser d'outil mécanique pour l'entretien de l'espace

- Nettoyer l'espace jardiné des déchets de tout type (papiers, canettes, etc.), ainsi que ses abords des déchets verts issus des plantations. »

C'est notamment cette lecture du phénomène comme une délégation du travail des services de la ville à des bénévoles qui amènent les chercheuses à parler d'une *nouvelle division du travail environnemental urbain à l'heure de l'austérité*.

Au delà de cet aspect économique, le paysagiste Aurélien Ramos observe que les pratiques amateurs et informelles de jardinage dans l'espace public sont récupérées et utilisées par les villes pour changer l'esthétique de l'espace public contemporain (Ramos, 2018). Son analyse passe par l'étude de l'imagerie officielle autour de la nature en ville, sur les sites web des villes d'Angers, de Nantes, de Paris et de Marseille ; ainsi que par les images postées sur le réseau social instagram sous le hashtag *#permisdevegetaliser*.

Il note premièrement le nombre important de photographies qui documentent des pratiques de jardinage amateur dans l'espace public diffusées par les villes. Ces séries donnent une idée de générique et de reproductible de ces pratiques, et même si elles donnent à voir une diversité d'actions ou de gestes, c'est toujours en gros plan sur la partie qui a été dédiée officiellement à une végétalisation. On peut y voir une volonté de recréer l'imaginaire du jardin clos, peut être pour adoucir la rupture esthétique et faire passer la pilule de la démocratisation de cette appropriation de l'espace public.

On retrouve dans ces corpus un second type de photographie : des gros plans sur le végétal, parfois même spontané, sur une jolie fleur ou un insecte. Celles ci servent un double processus d'ensauvagement de la ville et de domestication de la nature. D'un côté, la valorisation de ces plantes en tant qu'individus relève d'un véritable changement esthétique par rapport à l'héritage hygiéniste qui veut que le végétal urbain soit propre et taillé au carré, la sauvagerie relative du végétal – comme celle des pratiques évoquées, participent d'un nouveau paradigme esthétique de l'ensauvagement des villes, qui permet notamment de balancer leur caractère homogène, impersonnel et inhospitalier. Et de l'autre, la banalisation du végétal sauvage par l'accumulation de photos vise à le rendre acceptable, à lui donner un caractère domestique, puisque il faut



fig. 36: Sachet de graines distribué gratuitement par la ville

fig. 37: Des « rues embellies » : œilleux au pied d'un mur

bien faire avec, suite au Grenelle de l'environnement. L'idée est de faire accepter la mise en place de la gestion différenciée, de faire comprendre que le spontané n'est ni un défaut ni un oubli. L'amalgame entre plantes jardinées et spontanées aide aussi à faire passer cette idée.

Face à un phénomène grandissant, l'institution choisit donc de normaliser la végétalisation amateur de l'espace public plutôt que de l'interdire. Elle montre ces pratiques (rappelons le, à la base illégales), d'une certaine manière afin de les encadrer, de les lisser et contrôler ; en accentuant par exemple le côté jardin potager familial, ou en valorisant le végétal pour lui-même, sous toutes ses formes, sans prendre en compte ses qualités environnementales ou sociales. Avec le système de hashtags, tout le monde participe à cette normalisation, de manière horizontale, en créant du contenu. Poster une photo *#permisdevegetaliser* ou *#marueenfleurs*, c'est s'afficher sous les labels créés par les dispositifs, et ainsi s'autovalider en tant que participant·e au retour de la biodiversité en ville et à l'embellissement du quartier, dans une démarche qui relève de l'écologie individuelle, plus proche d'une discipline personnelle que d'une conscience globale ou d'un attachement collectif à l'environnement. Si la récupération par les villes de pratiques préexistantes permet une démocratisation de ces usages, ce que l'on pourrait saluer, elles participent également à en dénaturer l'idée originelle pour en faire des pratiques standardisées, normées, et dépolitisées.

perspectives pour un urbanisme terrestre

Nous arrivons à la fin de ce tour – non exhaustif, de pratiques d'entretien du végétal, et vous proposons maintenant en guise d'ouverture de repasser par un peu de théorie afin de mieux saisir les implications de ces relations au vivant pour nos manières d'habiter la Terre.

C'est dans l'espace public que se matérialisent les liens qu'entretiennent les populations urbaines avec le territoire qu'elles habitent, c'est donc l'espace public qui constitue leur principal paysage. Les années 80 et 90 ont vu la privatisation de cet espace public, où une grande place a été donnée à la voiture et où le végétal – bien moins rentable, devenait résiduel. On observe aujourd'hui un retournement de cette hiérarchie : la tendance est à grignoter les voies carrossables et à végétaliser de plus en plus. Si ces dynamiques ne sont pas nécessairement révolutionnaires, elles peuvent tout de même parfois, lorsqu'elles s'accompagnent de changements épistémiques ou d'un ensauvagement des pratiques, participer à conditionner un autre rapport au vivant, à remettre la ville dans la nature, et à nous aider à domestiquer l'espace public.

Un point que nous avons éclipsé dans la partie consacrée, est l'invite que nous fait l'autrice à prendre en compte une dimension sociale dans l'application de la gestion différenciée (Aggéri, 2011). Les changements de pratiques institutionnelles doivent être suivis d'une

évolution des mentalités dans l'opinion publique pour que la transition se fasse en douceur et que chacun-e puisse, si ce n'est y prendre part, au moins en voir les bénéfiques. L'autrice soutient que la mise en place de pratiques de gestion différenciée doit s'accompagner d'un dialogue avec les habitant-es, de concertation, de co-conception et de travail avec des associations.

« On développe ce regard là à travers des balades botaniques dans les quartiers ou dans des squares publics. C'est ouvert à toutes. »Milan

Cet accompagnement du public vers un changement de conception de la nature en ville, Milan le développe autour de balades botaniques où il s'efforce de ne pas arriver en dominant avec sa connaissance, mais plutôt d'être dans une dynamique participative, et de trouver un moyen d'intéresser le public à un sujet qui n'est souvent pas une priorité. Il propose des temps avec un clown de rue, une artiste spécialiste des plantes à couleurs ; ou encore une balade autour d'une plante couplée à une activité à partir de celle-ci, comme la préparation d'un purin ou d'une bonne soupe. L'idée de ces promenades est donc de susciter un intérêt pour le végétal en général, mais aussi de prendre un moment pour raconter l'histoire des lieux, pour visibiliser tout ce qui est mis en place par la ville, pour faire comprendre les raisons de l'implantation de telle ou telle espèce d'arbres au cours des différentes phases d'urbanisation par exemple ; et de voir vers quoi on tend aujourd'hui, de faire accepter les nouvelles manières d'entretenir le végétal, et de faire connaître de nouvelles espèces. Et ces moments d'échanges sont aussi des occasions de réfléchir collectivement au sens qu'on donne aujourd'hui aux mots *jardin* et *espaces verts*.

« Tu vois cet espace là, tu me disais tout à l'heure qu'il était moche. Parce que tu connais rien dedans et c'est pas tes géraniums ou tes palmiers habituels, bah regarde j'te présente : là t'as ton ami le plantain, t'as de la sauge, toute une variété de mauves différentes, là t'as de la chicorée sauvage qui pousse... »Milan

Il m'explique que même si Nantes est une collectivité assez en avance sur d'autres sur l'acceptation de l'importance du sujet du paysage et du végétal, il a vite été fatigué de devoir faire de la pédagogie tous les cinq ans auprès de la sphère politique, et que c'est notamment pour ça qu'il s'est rapproché du public, et essaye aujourd'hui de faire changer les choses par le bas.

« changer le regard, c'est comme ça que va fonctionner »Milan

Changer de regard, c'est une des missions que se donne l'écologie urbaine, comme nous l'avons vu en première partie de ce mémoire ; et c'est aussi l'exercice auquel je me suis prêté lors de la réalisation du mauvais herbier. Estelle Zhong Mengual, historienne de l'art, nous

propose des pistes pour ce changement de regard¹. Elle nous invite à considérer le vivant comme point de vue, comme perspective ; et ainsi changer notre vision du paysage, qui s'enrichirait alors pour passer du simple décor de nos activités humaines à un habitat composé par une multitude de perspectives, celles des multiples vivants. Ce décentrement du point de vue humain repose sur l'alliance de types de savoirs différents – scientifiques et artistiques, et puise dans notre histoire occidentale d'autres rapports au monde que le naturalisme de la modernité. Elle évoque notamment une lignée de femmes naturalistes du XIX^e siècle, passionnées par le vivant mais exclues des académies, qui s'adonnent donc à d'autres formes de création et de transmission de savoirs, de *connaissances qui relient*. Loin de la taxonomie, elles font des récits de leurs propres rencontres avec le vivant, par le biais des plantes et des fleurs notamment, présentes dans leur jardin ou dans la campagne environnante ; donnant ainsi à voir une nature proche, domestique, loin de l'idée de Wilderness. Cette attention soutenue au banal, qui fait entrer dans *la nature* des éléments du quotidien, des herbes et des fleurs qui nous entourent et dont on peut observer l'évolution jour après jour, constitue une rupture par rapport à la vision dominante de l'époque sur la nature, qui nous serait extérieure, loin de nos habitats, et en laquelle on se cantonne à voir des symboles, ou le reflet de nos propres émotions, comme l'illustre bien ce tableau du Titien.



fig. 38: Le Titien, *Le concert champêtre*, 1509

Une autre œuvre du début du XVI^e citée dans l'ouvrage propose au contraire de se mettre à hauteur d'herbe et ainsi de donner une signification propre au vivant : la grande touffe d'herbe de Dürer représente en gros plan une touffe où s'enchevêtrent le pissenlit, l'achillée mille feuilles et le grand plantain. Ce n'est pas une planche botanique, mais une image qui en quelque sorte prépare l'œil humain à repérer ce vivant quand il sera recroisé plus tard, dans une prairie par exemple.

C'est à peu près la même idée que celle du mauvais herbier ; pas tant d'identifier et de séparer les espèces que d'acclimater le regard à une partie du vivant que l'on a longtemps déconsidéré.



fig. 39: Albrecht Dürer, *La grande touffe d'herbe*, 1503

On trouve aussi cette notion de décentrement du point de vue humain chez la philosophe Julie Beauté, qui nous invite à nous pencher sur le fonctionnement des bactéries, et à se placer de leur point de vue pour mettre en échec les distinctions binaires dont nous héritons ; les déchets et les ressources, l'organique et l'inorganique, le naturel et le culturel (Beauté, 2021.1). Son travail est intéressant en cela qu'il ouvre des horizons pour penser le monde qui vient, nous invitant par exemple à s'intéresser au concept de féralité, qui caractérise des espèces élevées et transformées par les infrastructures humaines mais qui les ont dépassées, en sont sorties, passant ainsi de la sphère du domestique à celle du sauvage, ou à la symbiopoïèse, enchevêtrement des vies humaines et plus qu'humaines (Beauté, 2021.2).

Cette vision des choses est bien sûr partagée par d'autres, et par exemple mise en place concrètement par quelqu'un comme le pépiniériste-activiste Eric Lenoir, auteur du *Grand traité du jardin punk*², qui se propose

1 - On peut l'entendre en parler dans le podcast de Sylvain Bourmeau, *Voir le vivant*

2 - Eric Lenoir explique sa démarche au micro de Delphine Saltel, dans l'épisode *Le punk est dans le jardin*

d'adopter une posture radicalement différente de celle qu'il a appris à l'école, en se *mettant à l'écoute* du vivant, et en acceptant de regarder les écosystème au prisme d'une écologie des perturbations – que Beauté appelle évolutive, qui redonne de la valeur aux *communs latents*, ces enchevêtrement de vies plus qu'humaines qui existent au milieu du trouble des territoire que l'on a violemment perturbés, loin de l'idée d'harmonie des écosystèmes.

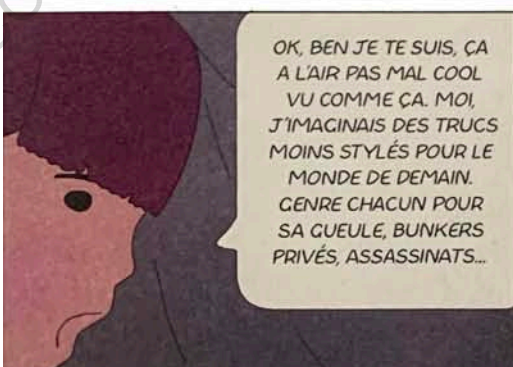
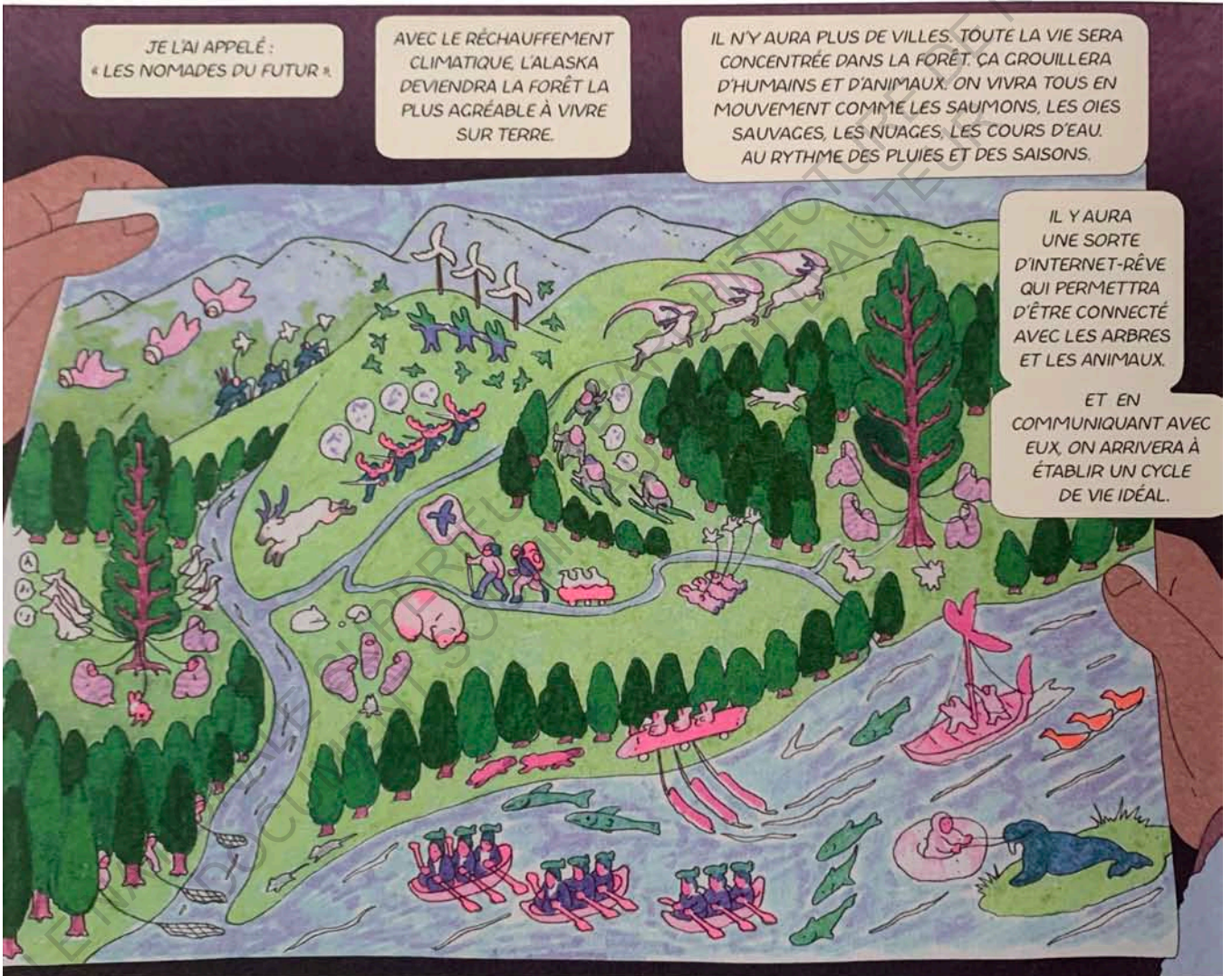
Sur un ton plus poétique, ce sont des idées similaires que passent Baptiste Morizot et Natassja Martin, qui puisent dans la pensée animiste des Gwich'in d'Alaska l'idée de retour au Temps du Mythe (Martin et Morizot, 2018). Nous invitent, à l'ère des dérèglements climatiques qui reconfigurent les statuts qu'on donne aux non-humains, à repenser les relations que l'on entretient avec, et nous aident à entrevoir d'autres possibilités pour habiter la Terre.

Lanaspèze nous invite quant à lui à *remettre la ville dans la nature*, plutôt que de parler de nature en ville, et à accepter de composer avec l'état du monde actuel (Vion-Dury, 2022). Il soutient par exemple que le périurbain dont nous héritons, bien qu'il constitue un mode d'extension des villes aberrant en tant que processus, en particulier si on le compare au modèle originel de la ville – dense et séparée de la campagne par une limite franche, qui lui laisse la place et entretient avec elle des relations claires ; peut constituer un terrain fertile en tant que paysage existant, et nous invite à l'investir comme un grand jardin nourricier plutôt que de le raser et de se renfermer dans les murs.

Il rappelle aussi qu'un changement d'état d'esprit doit passer par une expérience corporelle, et rétablit la marche comme façon de se rendre sensible aux territoires, notamment via le projet des sentiers métropolitains. Nous parlions de jardinage en ville et d'autosubsistance plus tôt, voilà donc quelques pistes qui permettent d'envisager des manières de mettre en place de telles pratiques simplement, de manière généralisée, et sereinement ; par des petits ajustements et un changement de mentalité plutôt que par le déploiement de grands projets et de prouesses technologiques.

Ces pistes foisonnantes sont autant de chemins qui s'ouvrent à nous pour avancer en ces temps troubles, et répondent au souhait commun de Beauté et Lanaspèze de faire entrer l'architecture dans le champ des humanités environnementales, et ainsi décoloniser notre rapport au monde plus qu'humain. C'est à Lanaspèze que nous empruntons le terme d'*urbanisme terrestre*, qui résume les volontés de porter une attention soutenue au proche et à l'ordinaire en changeant notre regard, et de faire de la ville *un lieu d'éducation à notre inscription dans la nature*. Ce travail de mémoire – réalisé en plusieurs endroits mais toujours en ville, participe en lui même de ma propre éducation à mon inscription dans le monde, et je suis convaincu que mon regard est déjà différent. C'est avec ce nouvel œil et avec enthousiasme que je me projette maintenant vers la suite de mon parcours et de mes apprentissages, alimenté par des questionnements et de nouveaux champs qu'il me paraît intéressant de défricher.

fig. 40: Les «nomades du futurs», ou une piste pour un retour au temps du mythe. page de la BD : *Les Pizzlys*, de Jérémie Moreau, inspirée notamment par le texte de Martin et Morizot



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

_ conclusion

Ce mémoire aura donc été l'occasion d'en apprendre sur le végétal en lui même, et sur l'utilisation que nous en faisons en milieu urbain. Le premier apprentissage est d'arrêter de le considérer comme un simple objet urbain pour apprécier son agentivité. Le végétal aussi est un acteur de la fabrique de la ville, et on a vu comment cette prise en compte progressive fait évoluer les choix d'espèces utilisées. Les végétaux sélectionnés pour faire partie du paysage urbain ne le sont plus uniquement sur des critères esthétiques, mais pour leurs qualités ; de reproduction (on a vu le cas du transfert des annuelles aux vivaces), de croissance, de dépollution des sols ou même de l'air, leur capacité à capter l'eau des sols, ou encore pour leur qualité nourricière.

Nous avons également pu comprendre que le végétal recouvre en fait une multitude de situations, et qu'il est traité de manière différenciée, notamment en fonction des usages que l'on y projette. Cette particularité qu'a le végétal urbain d'être porteur d'usage mérite d'ailleurs d'être soulignée ; on a vu comment, en ville, les espaces végétalisés agissent comme de puissants vecteurs sociaux, et comment le végétal lui même, par sa vulnérabilité, est une occasion pour nous humain-es de travailler nos capacités d'attention et de soin.

Un autre point qui a été abordé à quelques reprises est celui de la légitimité du végétal. On a vu comment certaines espèces, en fonction des endroits où elles vivent, sont plus ou moins tolérées, et que cela dit quelque chose de notre rapport au sauvage, qu'on peut accepter, mais sous des conditions bien précises.

Enfin, nous avons commencé à entrevoir l'étendue de notre ignorance, ou de notre amnésie en ce qui concerne le monde végétal, qui est bien plus riche que ce que l'on croit. Ce travail de recherche a en tout cas été l'occasion pour moi de faire mes premières découvertes en botanique, et j'espère qu'il aura su initier aux lecteur-ices un peu de la curiosité qui m'anime, notamment à redécouvrir les savoirs populaires ou vernaculaires sur les plantes et leur utilisation.

Et par ce biais du végétal, nous avons pu appréhender des manières différentes de créer, d'intervenir dans, ou d'entretenir l'espace public.

Les agent-es des services des espaces verts réalisent la majeure partie de ce travail d'entretien, et la façon dont iels traitent le végétal et l'espace public suit des directives et évolue avec les mentalités, les doctrines à l'œuvre, et tente de répondre aux enjeux environnementaux que nous connaissons.

Des habitant-es, s'impliquent également en amateur, de manière encadrée, sous différentes formes. Nous avons vu comment, notamment par des dispositifs mis en place par les municipalités, une partie du travail d'entretien se retrouve délégué d'une part. Et de l'autre un attrait grandissant des urbain-es pour le végétal, et tout un tas de personnes qui se mettent au jardin, pour différentes raisons ; économiques, pédagogiques, dans une démarche solidaire ou encore par une volonté de remettre les mains dans la terre, de déconstruire sa position de citoyen-e hyper moderne, déconnecté-e du reste du monde vivant.

Nous avons aussi évoqué le cas de pratiques militantes, affiliées ou non à la mouvance *green guérilla*, qui utilisent le végétal pour se réapproprier directement l'espace public, et le façonner à une image qui corresponde à des valeurs politiques.

Enfin, et c'est peut être le point qui fait le plus sens pour un jeune étudiant en architecture, on a vu comment ces questions d'entretien pouvaient transformer la pratique de la conception de l'espace public, comment la prise en compte d'un savoir de terrain pouvait aider à se défaire d'automatismes hérités d'une époque où les enjeux étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui.

Ce mémoire aura surtout participé de l'individuation de mon propre regard, et se donne pour but d'aider comme il le peut à un changement de regard collectif, nécessaire à mon avis si l'on veut faire face aux défis qui incombent à notre génération.

J'espère qu'il remplit bien cette mission. En se faisant passeur de savoirs vernaculaires, non institutionnels, en passe d'être oubliés ; et qui nous offrent des pistes pour interagir avec le vivant de manière plus soutenable. En valorisant un travail d'entretien, souvent invisibilisé, essayant ainsi de bousculer les hiérarchies dominantes entre savoirs et pratiques manuelles et intellectuelles, et en montrant qu'on a tout à gagner à descendre de nos piédestaux. Et en prônant une mise à l'écoute active et attentive du vivant, pour tenter de décentrer le point de vue humain, de nous remettre à notre place, et d'envisager d'autres manières d'habiter.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

livres

- +Gaëlle Aggéri, *Inventer les villes-natures de demain... gestion différenciée, gestion durable des espaces verts*, Educagri éditions (Dijon), 2011
- +Baptiste Lanaspeze, photographies de Geoffroy Mathieu, *Marseille ville sauvage, essai d'écologie urbaine*, Actes sud, 2011, 2020

articles

- +Julie Beauté, *Bactéries alchimistes : de l'agentivité microbienne aux matières vivantes*, Tracés, 2021.1
- +Julie Beauté, *Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture*, Radial, 2021.2
- +Nathalie Blanc, *Le face-à-face citadins/nature*, Multitudes, 2013
- +Jean Noël Consalès, *Des jardins ouvriers au jardinage de rue : pour une géohistoire de jardins collectifs à Marseille*, In Situ, 2018
- +Marion Ernwein, Claire Tollis, *Produire la ville vivante : le travail des citadins et des non-humains*, Information géographique, 2017
- +Baptiste Morizot et Natassja Martin, *Retour du temps du mythe*, Issue (HEAD Genève), 13 décembre 2018
- +Flaminia Paddeu, *Agir à l'heure de l'anthropocène. Les quatre familles de l'environnementalisme urbain*, L'information géographique, vol. 81, mars 2017
- +Geneviève Pruvost, *Changer d'échelle : penser et vivre depuis les maisonnées*, Terrestres.org, 2022
- +Aurélien Ramos, *Le jardinage amateur comme modèle pour une imagerie de l'espace public contemporain ?*, Projets de paysage n°19, 2018
- +Philippe Vion-Dury, *Développer une « écologie urbaine » pour façonner des « villes terrestres »*, Entretien avec Baptiste Lanaspeze, Socialter, 15 février 2022
- +Collectif, *Un manifeste de guérilla jardinière !*, Chimères, Erès, 2013

mémoire

- +Olly Zanetti, *Guerrilla Gardening : Geographers and Gardeners, Actors and Networks: Reconsidering Urban Public Space*, Queen Mary University of London, 2007

conférences

- +Julie Beauté, *Medea, sorcelleries de terrain et écologies des ruines*, ENSA Nantes, 17 novembre 2022
- +Didier Pidoux, *Esthétique de la dé-bordure*, ENSA Nantes, 6 octobre 2022

podcasts

- +Sylvain Bourmeau, *Voir le vivant, Entretien avec Estelle Zhong Mengual et Tiphaine Calmettes (La suite dans les idées)*, France Culture, 26 juin 2021
- +Delphine Saltel, *Vite un jardin ! Entretien avec Flaminia Paddeu (Vivons heureux avant la fin du monde)*, Arté Radio, 29 septembre 2022
- +Delphine Saltel, *Le punk est dans le jardin (Vivons heureux avant la fin du monde)*, Arté Radio, 28 février 2023

vidéos

- +tuto *Ma rue en fleur : planter son kit de graines*
<<https://metropole.nantes.fr/marueenfleurs>>
- +Stavros Stavrides et Dimitris Geronikos parlent du parc Navarinou
<<https://mappingthecommons.net/en/blog/2010/12/08/navarinou-park/>>
- +playlist *le Guide Gribouillé de la Guérilla Green, par Ophélie ta mère nature*
<<https://www.youtube.com/playlist?list=PL7q7b2qkelMtwmWM2bfzi-4uc9zF1JSNs>>

sites web

- +<https://parkingparko.espivblogs.net/>
- +<https://collectifsafi.com/nous/>
- +<http://guerrillagardening.org/>

fig. 1: Un regard neuf sur la beauté du paysage urbain: le canal de Marseille dans le quartier du Merlan, a Photographié par Geoffroy Mathieu
<https://www.geoffroymathieu.com/Marseille-Ville-sauvage>

fig. 2: Jardin à la française : plan des jardins de Versailles par André Lenôtre
<https://www.andrelenotre.com>

fig. 3 et 4: Parc de la petite amazonie, à Nantes : sorte de mini réserve naturelle dans le quartier der Malakoff
<https://jardins.nantes.fr/N/Jardin/Visite/La-Petite-Amazonie-Visite.asp>

fig. 5: Le vivant en ville : panneau de communication sur les changements de pratiques d'entretien des espaces verts
<https://www.lejisl.com/edition-de-chalon/2012/06/30/vive-les-grandes-herbes>

fig. 6: Le jardin de Planiol à Nantes © Garance Wester pour Nantes Métropole
<https://metropole.nantes.fr/actualites/2022/environnement-nature/les-jardins-partages-essaime-d>

fig. 7: Compost de quartier à Nantes
<https://metropole.nantes.fr/compostage>

fig. 8: Claude Joseph Vernet, La Bergère des Alpes, 1763

fig. 9: Le débitumeur, de l'artiste Jean Jullien, mise en scène du Plan pleine terre © Garance Wester pour Nantes Métropole
<https://metropole.nantes.fr/actualites/2022/environnement-nature/un-plan-pour-reduire-le-bitume>

fig. 10: Le passage du bonhomme au «liquide magique» aux trois bonhommes nécessaires pour desherber une bordure de trottoir capture d'écran de la captation de la conférence de Didier Pidoux à l'ENSA Nantes, 6 octobre 2022

fig. 11: 3 étapes du plan de gestion, au fil du dialogue avec le gestionnaire de l'hôpital capture d'écran de la captation de la conférence de Didier Pidoux à l'ENSA Nantes, 6 octobre 2022

fig. 12 et 13: Belles de bitumes
<https://www.frederique-soulard-contes.com/belles-de-bitume>

fig. 14: Jardin familial nantais avec parcelles délimitées et cabanons individuels
<https://metropole.nantes.fr/jardiner>

fig. 15: Rue jardinée à Nantes, rue de l'Abbé Boutet
<https://france3-regions.francetvinfo.fr/pays-de-la-loire/loire-atlantique/nantes/ma-rue-est-jardin-nantes-paves-sauge-1486339.html>

fig. 16: Carte des jardins partagés à Nantes
<https://metropole.nantes.fr/jardiner>

fig. 17: Des agents de la ville récoltent la production d'un jardin faisant partie des Paysages nourriciers
<https://metropole.nantes.fr/actualites/2020/egalite-sante-solidarite/potagers-solidaires>

fig. 18 et 19: Démocratisation de la bombe à graines : extraits d'une bande dessinée pour enfant
<https://www.dargaud.com/actualites/atelier-jeunesse-fabriquer-des-bombes-graines-avec-yasmina-photo>

_ table des illustrations

- fig. 20: Bombe à graine prête à l'emploi, commercialisée par Kabloom
<https://www.kabloom.co.uk>
- fig. 21 et 22: Panneau d'affichage et vue sur le Clinton community garden
<https://www.boweryboyshistory.com/2021/04/liz-christy-and-the-secret-gardens-of-the-east-village.html>
- fig. 23: Tuto «les meilleurs spots de guérilla green», Ophélie Ta Mère Nature, capture d'écran
<https://www.youtube.com/watch?v=dO6QHrQK424&list=PL7q7b2qkelMtwmWM2bfzi-4uc9zF1JSNs&index=6>
- fig. 24: Fresque, symbole du parc : les habitant·es et leurs idées germent et s'enracinent, contre la marchandisation de leur ville
photographie personnelle
- fig. 25 et 26: Naissance du parc: débitumisation du parking et plantation des premiers arbres
- fig. 27: Le parc est avant tout un parc à jouer pour les enfants du quartier
<https://parkingparko.espivblogs.net/>
- fig. 28 et 29: Les jouets oubliés témoignent de l'appropriation du lieu par les enfants
photographie personnelle
- fig. 30: Le portique-chaises volantes à adulte-tracion
photographie personnelle
- fig. 33: Sacs de terreau dans le potager/verger
photographie personnelle
- fig. 34: Talus laissé en gestion différenciée ; on y retrouve notamment le rapistre rugueux et la camomille sauvage, typiques de la région
photographie personnelle
- fig. 35: Affiche de l'édition 2015 de l'opération Ma rue en fleurs
- fig. 36: Sachet de graines distribué gratuitement par la ville
- fig. 37: Des « rues embellies » : œillets au pied d'un mur
<https://metropole.nantes.fr/marueenfleurs>
- fig. 38: Le Titien, Le concert champêtre, 1509
- fig. 39: Albrecht Dürer, La grande touffe d'herbe, 1503
- fig. 40: Les «nomades du futurs», ou une piste pour un retour au temps du mythe.
Jérémy Moreau, Les Pizzlys, Delcourt, 2022

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Thomas Fenollosa

entretenir le végétal urbain

école nationale supérieure d'architecture de Nantes - juin 2023

Quelles sont les relations entre plantes et humains en milieu urbain ?

Ce mémoire propose de prendre cette question comme point d'entrée pour regarder de plus près les frictions existantes entre la nature et le monde domestiqué ; et propose un tour d'horizons de différentes pratiques, institutionnelles ou plus sauvages, de la conception d'espaces verts à l'entretien de ronds points, de jardinage collectif encadré à des actions de green guérilla ; pour essayer de changer le regard que l'on porte sur le végétal, sur l'espace public, et sur notre manière d'habiter le monde.

